

LE CHATEAU DE CROÏAT.

Imprimerie de E. Dépée à Sceaux (Seine).

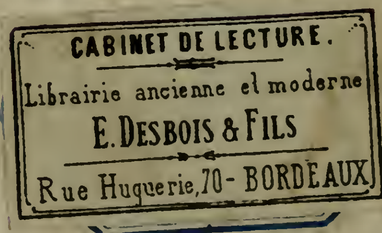
LE CHATEAU

DE CROÏAT

PAR

PAUL FÉVAL.

I



PARIS,

PAUL PERMAIN ET Cie, ÉDITEURS,

7, RUE MAZARINE, A L'ENTRESOL.

1848

L'OCTOGÉNAIRE

I

En mil huit cent treize, par une froide soirée d'hiver, vingt à trente paysans bretons se pressaient autour de l'immense cheminée, dans la salle basse du vieux château de Croïat.

Ils semblaient fatigués et mécontents.

La journée entière s'était passée à battre le pays, et leurs vêtements, trempés de pluie, couverts de boue, témoignaient assez qu'ils n'avaient pas épargné leurs peines.

Cependant, au lieu du bon repas qu'ils étaient en droit d'attendre, on venait de leur annoncer une expédition nocturne.

Et c'étaient de grandes doléances sous

le haut manteau de la cheminée, car la soirée était froide.

Chacun songeait tristement au souper promis et retardé.

Voici ce qui tenait ainsi sur pied les domestiques et tenanciers du manoir.

Anne Moustier, la jolie fille du propriétaire de Croïat, n'avait point reparu au château depuis la veille au soir : on avait fait, pour la retrouver, des recherches qui toutes avaient été vaines.

Un jeune homme, Charles Bernard,

élevé par monsieur Moustier dans cette position douteuse qui tient le milieu entre le fils d'adoption et le valet, avait disparu comme elle, — sans doute pour s'être obstiné dans sa recherche.

Anne était l'unique enfant de monsieur Moustier, et bien que celui-ci, maire du bourg de Croïat et l'un des plus riches propriétaires du département, ne fut pas homme à se déranger volontiers, il devait, vu la circonstance, diriger lui-même les battues, cette nuit.

Sous le manteau de la cheminée à quelques pieds seulement du foyer, on

plutôt de l'incendie alimenté par cinq ou six troncs d'arbres, une femme parvenue aux dernières limites de la vieillesse, chauffait silencieusement ses membres étiques, en fumant une petite pipe de terre rouge à tuyau grossièrement historié.

Nul, parmi les paysans, ne lui adressait la parole.

Elle remuait de temps en temps les lèvres, comme si elle eut conversé avec elle-même; mais on n'entendait aucun son.

N'eut été ce mouvement machinal et

la bouffée périodique qui, toutes les secondes, allait joindre sa spirale grisâtre au noir tourbillon du bûcher, cette créature à l'aspect somnolent et morne eut semblé complètement inanimée.

Les paysans causaient à voix basse et d'un air découragé.

— Et, comme ça nous allons recommencer ?... disait Jean Hervé, le tailleur du bourg.

— Et pour trouver rien de rien..... répliqua-t-on à la ronde, — c'est dur !

— Ça c'est la vérité, reprit le tailleur en haussant les épaules ; — les pauvres enfants sont autant dire...

Hervé n'acheva pas, mais l'assemblée

secouant la tête en chœur, montra qu'elle comprenait et approuvait son lugubre pronostic.

— Il faut dire aussi, reprit Alain Lefeuvre, un demi-monsieur qui était l'adjoint du maire, et le second personnage de Croïat; — il faut dire aussi que c'est une honte pour le pays qn'il y ait encore des chouans aux environs!

— Et qu'on ne peut découvrir leur retraite!

— Ah! pour ça... dit Jean Hervé, le tailleur, en contenant sa voix, — autant vaudrait chercher la maison du *Mendiant*.

A ce nom, qui n'avait pourtant par

lui-même rien de bien diabolique, trente bras s'élevèrent simultanément pour faire à la hâte le signe de la croix.

Puis les gars, resserrant leur cercle, se regardèrent comme effrayés.

Le silence le plus profond régna pendant quelques minutes, et, lorsqu'Hervé reprit le premier la parole d'un ton timide et indécis, ses voisins tressaillirent visiblement.

— Quelqu'un l'a-t-il rencontré aujourd'hui, dit-il ?

— Moi, dit un jeune gars, — sur la grand'route de Lanmeur.

— Et moi, ajouta un autre, — sur le chemin de Morlaix.

— Et moi, reprit un troisième, — au carrefour de Plougaz.

— A quelle heure ?

Hervé fit cette question avec ce ton d'emphase solennelle que prend le juge au moment de constater une vérité importante.

Les trois gars répondirent en même temps.

— A midi.

— Pas possible !... murmura le tailleur, tandis que chaque figure de paysan exprimait la stupéfaction la plus complète.

Les trois gars, aussi surpris que les autres de cette coïncidence étrange, répétèrent pourtant leur assertion.

— C'est un diable à trois, voilà tout ! ajouta le dernier.

Hervé leva la main pour obtenir silence et dit, en ponctuant son débit avec dignité :

— C'est un diable à quatre, vous autres !... car, moi aussi, je l'ai rencontré à la croix de Kergoat... à deux lieues de chacun des endroits que vous avez nommés.... et il était midi !..., ni plus ni moins !...

« Que saint Sauveur de Croïat nous protège !

Les paysans répétèrent de bon cœur la pieuse exclamation.

L'adjoint haussa les épaules avec mépris.

— L'histoire est bonne, — dit-il; tu n'en sais pas d'autre, Hervé?

— Monsieur Lefeuvre, dit gravement celui-ci, — j'en ai vu d'autres que vous plaisanter sur ces choses de l'enfer.

« Ils s'en sont repentis avant de mourir.

— Eh!... s'écria monsieur Lefeuvre d'un air narquois, — je ne plaisante pas!...

— C'est bon!... Il y a ici une créature, dit le tailleur en baissant la voix davantage, — qui en sait plus long que nous tous!... interrogez-la, monsieur Lefeuvre.

Il montrait Thérèse, la vieille femme octogénaire, assise sous la saillie de la cheminée.

Mais Thérèse n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre.

Elle secoua lentement les cendres de sa pipe, laissa tomber sa tête sur ses genoux, et s'apprêta à dormir tout de bon.

— Laisse-la tranquille, dit monsieur Lefeuvre. — Il y a vingt ans que je connais la vieille Thérèse, et, depuis dix ans, je me bouche les oreilles dès qu'elle parle, de peur d'entendre une prédiction de malheur !..

— Vous avez raison, monsieur Lefeuvre, repliqua le tailleur ; — car bien malin qui entendit jamais la vieille Thérèse prédire autre chose que des calamités !

A ce moment, la porte intérieure s'ouvrit, et Baptiste Moustier, le maî-

tre du château, parut en équipage de chasse.

C'était un homme de soixante à soixante-cinq ans, petit, trapu, fortement constitué.

Une chevelure épaisse et laineuse, d'un fauve tirant sur le roux, descendait en pointe sur son front saillant et montueux, de manière à rejoindre ses sourcils, touffus outre mesure.

La couleur de ses yeux était difficile à deviner sous cette manière de toison.

Celui qu'il regardait en face, — et cela n'arrivait pas tous les jours, — voyait

seulement qu'ils brillaient d'un éclat changeant et furtif.

Le reste de son visage avait dû être vigoureusement dessiné autrefois, mais alors, ses joues grossies et tombantes lui prêtaient une sorte de bénignité qui n'était certes pas son expression naturelle.

A son aspect, les paysans se levèrent en silence et portèrent la main à leur bonnet.

Il y avait quelque chose de féodal dans cet accueil.

Cela ressemblait de loin au salut du tenancier à son seigneur, — comme la caricature peut vaguement rappeler l'original.

C'était la crainte encore, mais le respect avait disparu.

C'était l'obéissance, mais c'était aussi la haine, la haine du salarié pour son maître, cachée, patiente, implacable, et qui n'avait plus pour contre-poids la gratitude ou le prestige du souvenir.

Ce n'était plus le vassal devant le noble, c'était le pauvre devant le riche.

Moustier parcourut du regard l'assemblée, et murmura quelques mots d'une voix grondeuse sur le résultat négatif des recherches de la journée.

Puis, ayant fait allumer des lanternes et commis deux paysans à la garde du château, il se dirigea vers la porte, suivi du reste de la troupe.

Arrivé sur le seuil, il parut se raviser :

— Ces drôles vont s'endormir! grommela-t-il en regardant les deux paysans.

« Je ne les paie pas pour cela!... Venez! ajouta-t-il plus haut, — la vieille Thérèse vaut autant que vous tous pour garder ma maison des chouettes et des orfraies...

« Je la nourris; il faut qu'elle gagne son pain!

Les deux gars, qui avaient déjà repris leurs escabelles avec un plaisir évident, se joignirent à la troupe, non sans jeter un piteux regard vers l'âtre, où le brasier redoublait coquettement de chaleur et de lumière, comme pour se faire regretter davantage.

La troupe était au complet.

— Entends-tu, vieille ! fit Moustier avec impatience.

Et comme Thérèse ne répondait pas encore, il s'élança vers elle, et la secoua rudement.

Le bras de l'octogénaire rendit sous la main de son maître, un bruit sec et strident ; on eût dit le craquement d'une vieille branche morte, froissée par le pied d'un voyageur.

Elle tressaillit, et, gardant de son ré-

veil subit un tremblement général, elle leva sur Moustier son œil terne et vitreux.

— Entends-tu? repéta-t-il; — tu vas rester ici seule!...

— Seule!... dit Thérèse; — J'ai quatre-vingts ans!...

— Bah! prends ton rouet... veille, si tu peux; dors, si tu veux; mais sois là tantôt pour nous recevoir.

Thérèse étendit lentement son bras maigre et raide.

Elle ramena vers elle le rouet qui était à sa portée.

— J'aurai grand'peur ! fit-elle ; — seule !.. toute seule !... ici !...

Moustier lui tourna le dos, se prit à rire avec une amertume railleuse.

— Récite ton *Pater* à rebours, sorcière !... dit-il durement.

« Le diable t'enverra de la compagnie.

Puis il fit un geste, et tous les gars, le fusil sur l'épaule, défilèrent devant lui.

Quand il fut seul avec Thérèse, monsieur Moustier s'approcha d'elle et frap-

pant familièrement sur son épaule, il dit d'un ton presque caressant :

— Sans rancune, ma vieille amie! ferme la porte et n'ouvre à personne qu'à moi...

« Entends-tu ?

Thérèse baissa gravement la tête en signe d'obéissance.

Elle restait froide devant cette sorte de réparation, comme devant l'insulte qui l'avait précédée.

Moustier s'enveloppa soigneusement dans son carrick et rejoignit ses gars au dehors.

LE BOIS DE PLOUGAZ.

II

Le château de Croïat était un vieil édifice bas et irrégulier.

Deux petites tours, surmontées de toîts coniques, et placées, l'une à l'ex-

trémité occidentale, l'autre enclavée au centre du corps de logis, lui donnaient une physionomie originale, encore plus que pittoresque.

Le corps de logis lui-même, élevé d'un seul étage, petit, mesquinement construit et d'une architecture peu gracieuse, laissait croire au premier abord que les sires de Croïat avaient été d'assez chétifs gentilshommes.

Mais tout adepte dans la noble science du blason eût incliné son front devant les restes d'une couronne comtale surmontant le vieil écusson de Croïat, écar-

telé de Rieux et de Bretagne, et portant pour devise ce fier axiome, méconnu par le roseau du bonhomme Lafontaine :

« Mieux casser que plier. »

Maintenant, tours et bâtiments ont disparu.

Le nom de Croïat lui-même est éteint depuis plusieurs années.

Une seule pierre reste de tout l'édifice, et c'est celle qui portait l'écusson

dix fois séculaire et la chevaleresque devise.

Nous l'avons vue, mais, hélas! dans quel lieu!

Un marchand de Morlaix, dont la villa bourgeoise remplace aujourd'hui le manoir, dédaignant, comme un marchand peut faire, le noble précepte, mais curieux d'utiliser le moëllon, en a fait le soubassement de la porte d'une étable, où de jeunes sangliers, déchus aussi, s'engraissent pour le plus grand comfort du marchand susdit et de son intéressante famille.

A l'époque où se passe notre histoire, le pauvre château de Croïat était, si l'on

prend la devise à la lettre, dans un état pire encore que le néant où il est aujourd'hui.

D'abord, il avait subi le regrattage et le badigeon, ce qui, pour un manoir comme il faut, vaut un soufflet sur la joue d'un galant homme; ensuite, tout en haut des deux tourelles, impitoyablement barbouillées de chaux, se jouaient deux girouettes tricolores dont l'une était surmontée d'une découpure en fer-blanc qui voulait représenter Napoléon braquant, sous le vent, une gigantesque lunette, et l'autre d'un oiseau innommé, sorte de pinson colossal, tenant entre ses

pattes un faisceau de foudres de toutes les couleurs.

Ce pinson était un aigle.

L'intérieur seul était resté tel quel, sauf le grattage des armoiries et quelques autres changements de peu d'importance.

C'était là qu'Anne et Charles avaient passé leur enfance.

Anne Moustier et Charles Bernard étaient deux beaux enfants. Anne, blonde, fraîche, espiègle et hardie sou-

vent, plus souvent timide et sauvage; coquette comme une villageoise, c'est-à-dire outre mesure, et moins que le commun des femmes; obéissante presque toujours, mais obstinée à l'occasion, lorsqu'elle avait mis quelque chose dans sa petite tête bretonne, du reste, aimante, bonne, et n'ayant jamais lu même le titre d'un roman, ce qui est d'un grand point pour une demoiselle de province.

Charles était grand, bien fait, d'une physionomie noble et distinguée, courageux jusqu'à l'excès, plein d'honneur, cela tellement que les exemples de son

bienfaiteur Moustier n'avaient pu altérer son excellent naturel.

Charles ne savait rien, c'est à peine s'il avait quelque idée vague et incertaine des grands évènements qui bouleversaient l'Europe.

Il semblait qu'on eût pris à tâche d'envelopper son esprit d'un voile d'ignorance.

Son seul précepteur avait été Moustier; une seule chose avait toujours fait l'objet de leurs entretiens : les cruautés

inouies, les barbares exactions des nobles.

Là-dessus, le pauvre enfant était très fort, Moustier lui avait farci la tête d'une foule de récits mensongers ou véridiques, peu importe, où toujours il plaçait un noble au moins, menteur, débauché, cruel ; et un paysan pauvre victime vertueuse, persécutée sans relâche, et finalement mise à mort par son implacable seigneur.

Charles écoutait et s'indignait, car la crédulité est le fait des natures généreuses.

Il s'indignait surtout contre les anciens maîtres de Croïat, tyrans implacables et féroces, qui avaient, suivant monsieur Moustier, écrasé la contrée pendant des siècles.

Quand il s'agissait des Croïat, l'éloquence accusatrice de monsieur Moustier atteignait au sublime.

Il racontait aussi bien souvent à Charles les particularités de sa naissance : autre variation de son thême éternel.

Pierre Bernard, brave et honnête ré-

publicain de Morlaix, surpris par les Chouans vers l'an mil sept cent quatre-vingt-treize, au moment où il gagnait Lanmeur avec sa femme, fut égorgé de la main d'un Croïat.

La citoyenne Bernard, mère de Charles, insultée, abreuvée des derniers outrages par ces hommes de sang, mit au monde un enfant au milieu de leurs brutales clameurs, et mourut en lui donnant le jour.

Cet enfant était Charles.

Lui, Moustier, prit en pitié le pauvre orphelin, etc., etc...

Cela était-il vrai ? nous le saurons plus tard, toujours est-il que l'enfant, nourri de ces idées, haïssait mortellement les nobles : cette haine et l'amour profond qu'il avait pour Anne, voilà les deux sentiments qui absorbaient en lui tout le reste.

Il est presque superflu d'ajouter que Anne l'aimait de son côté, elle avait dix-neuf ans, et Charles était le seul être sur qui pussent se porter ses affections.

Monsieur Moustier avait-il découvert cet amour ? peu de choses échappaient à monsieur moustier ; mais, d'après ce que nous avons pu dire, le lecteur, sans connaî-

tre particulièrement cet homme l'a jugé sans doute peu capable de sacrifier son intérêt au bonheur de sa fille. Or, Charles, à part même la position fausse qu'il occupait au château, était un pauvre parti pour l'héritière des domaines de Croïat.

Il est à croire que Charles lui-même n'avait jamais porté son ambition jusqu'à une alliance avec la fille de son opulent protecteur.

Il l'aimait, cet amour suffisait à occuper son cœur et son intelligence. Il ne réfléchissait pas au-delà.

Plutôt pour éviter les regards curieux des valets que pour échapper à la sur-

veillance du maître, nos deux amants avaient choisi, afin de causer en toute liberté, une petite clairière du bois de Plougaz, à une demi-lieue du château.

N'allez pas croire au moins que ce fussent là des rendez-vous !

Non, Anne et Charles en étaient encore à se dire qu'ils s'aimaient.

Leur promenade se croisait en cet endroit, voilà tout.

Il est vrai que le matin, en déjeunant,

l'un ou l'autre avait manifesté son intention d'aller au bois de Plougaz.

Il est vrai encore que Charles était toujours à sa fenêtre au moment du départ d'Anne, et qu'Anne ne partait guère sans avoir fait à Charles un petit signe qui voulait dire quelque chose.

Mais tout cela prouve peu, et il faut que vous le sachiez bien : notre petite Bretonne n'était pas femme à donner un rendez-vous...

Depuis quelque temps, ces rencontres *fortuites* avaient cessé.

Une bande de chouans avait paru dans le pays.

On ignorait quelle retraite ils s'étaient choisie, mais leur présence ne pouvait être mise en doute ; et comme les domestiques du château ainsi que les paysans du bourg faisaient d'effrayantes histoires, exagérant à plaisir leur nombre et leur audace, la jeune fille n'osa plus sortir.

Réellement, ces courses solitaires à une demi-lieue du château, n'étaient pas sans danger.

Quelque chose d'étrange se passait dans le pays.

Outre les chouans, on avait vu une sorte de personnage mystérieux, couvert de haillons bizarres, s'introduire dans les fermes, sous prétextes de mendier, et s'informer curieusement des habitants du château.

Il paraissait porter à la famille Moustier un intérêt tout-à-fait extraordinaire.

Quand on lui avait dit qu'Anne était la fille de Moustier, il avait tressailli d'a-

bord; puis, secouant la tête d'un air incrédule, il s'était fait faire un portrait minutieux de la jeune fille...

On n'avait à lui reprocher aucune violence, mais son abord était si majestueux sous son manteau délabré, que nul paysan n'aurait osé refuser une aumône à sa prière ou une réponse à ses questions.

Bientôt il se répandit d'étranges bruits sur son compte.

Deux paysans s'offrirent de prouver qu'il était double, l'ayant vu tous deux à

la même heure, dans des lieux fort éloignés l'un de l'autre.

C'était assurément bizarre; néanmoins, nous qui savons, par la conversation du chapitre précédent, qu'il était *quadruple*, nous croirons facilement le récit des deux paysans.

Mais le bourg de Croïat n'en savait pas si long et chacun se refusa d'abord à croire une circonstance aussi extraordinaire.

Seulement la crainte vague et mystérieuse s'en accrut, et lorsqu'on pro-

nonçait le nom de MENDIANT, on se signait comme si c'eût été un suppôt de l'enfer.

Anne et Charles, durant un mois, n'avaient donc pu se parler qu'à la dérobée.

Ils avaient une foule de choses à se dire ; — Anne surtout qui était singulièrement communicative, de son naturel.

Mais la crainte la retenait : — Si elle allait tomber entre les mains des Chouans ! si elle allait rencontrer cet homme terrible, le Mendiant ! !

La jeune fille résista tant qu'elle put,

ensuite elle céda, parce que l'amour était en elle plus fort que la crainte.

La veille du jour où commence notre histoire, pendant le déjeuner, elle laissa, comme autrefois, tomber la formule bien connue :

— Je vais aller faire un tour à la clairière de Plougaz.

Il était tacitement convenu que Charles ferait la sourde oreille chaque fois que cette phrase sacramentelle serait prononcée.

Ce matin, Charles était préoccupé. Il joua d'autant mieux son rôle d'indifférent qu'il n'avait point entendu l'an-

nonce, bien souhaitée pourtant, du rendez-vous.

Anne partit, moitié craintive, moitié joyeuse, rassurée d'ailleurs par la certitude de trouver Charles à mi-chemin, — mais Charles ne vint pas sur la route.

Bien plus, elle arriva la première au bois.

Il faisait un froid vif et pénétrant.

La clairière, dominée de tous côtés par d'énormes chênes auxquels pendait encore du feuillage desséché, pré-

sentait un aspect sombre, presque lugubre.

Il n'y avait plus d'oiseaux entre les branches ; le petit ruisseau qui murmurait si doucement d'ordinaire, se taisait maintenant sous une croûte de glace épaisse.

Tout gardait un silence de mort.

Anne sentit redoubler sa frayeur.

Au moment où elle allait retourner sur ses pas, un bruit de feuilles froissées lui annonça l'approche de quelqu'un.

Ce n'était point Charles encore.

Un individu de grande taille, aux épaules larges, mais osseuses et comme décharnées, s'avança doucement dans la clairière et regarda tout autour de lui avec précaution.

Son visage disparaissait presque sous sa longue barbe grise.

Quand il eut fait l'examen des lieux, il demeura immobile au centre de la clairière.

— Ils ne sont pas arrivés... murmura-t-il.

Et il resta debout, frappant du pied de temps en temps, comme s'il attendait avec impatience.

Anne était restée bouche béante, elle ne pouvait détacher ses yeux de cet homme.

C'était le Mendiant ! il n'y avait plus à s'y méprendre...

Sa longue barbe, sa chevelure flottante, son manteau à jour, théâtralement drapé : c'était bien là le personnage mystérieux, héros obligé de tous les récits de la veillée....

Tandis qu'elle le contemplait ainsi avec un mélange de crainte et de curiosité, les feuilles sèches bruirent de nouveau dans le sentier, un second personnage parut, absolument semblable au premier.

Puis les feuilles craquèrent encore et un troisième personnage se montra.

Puis un quatrième.

Et ces quatre hommes avaient mêmes costumes et mêmes visages; tellement que, lorsqu'ils se furent mêlés, Anne

chercha vainement à reconnaître le premier arrivé.

La pauvre enfant se crut le jouet d'un prestige, elle n'osait fuir pourtant ; le craquement de ces maudites feuilles mortes, qui jonchaient le sol comme un épais tapis, l'auraient trahie au premier pas.

Elle demeurait donc immobile, se faisant petite derrière un arbre et retenant son haleine pour faire moins de bruit.

— Quelles nouvelles ? dit l'un des mendiants.

— Rien ! répondirent à la fois les trois autres.

— Toujours !... cet homme est donc introuvable !

— Il ne sort plus..... vous lui faites peur.

— Mais, reprit le premier mendiant, l'enfant qu'il appelle sa fille ?...

— Sa fille, lui répondit-on, — ne met pas le pied hors du logis... j'ai vu le temps où elle venait tous les jours en ce lieu même ; mais depuis un mois...

Anne n'entendit pas le reste de la phrase.

Elle venait de comprendre qu'elle-

même et son père faisaient le sujet de la conversation.

Elle resta quelque temps plus morte que vive.

Enfin, lorsqu'elle put dominer son trouble assez pour écouter de nouveau, celui qui avait parlé le premier disait :

— Ah ! ah !... les Chouans murmurent :

— Monseigneur, répliqua respectueusement un des mendiants, — il ne faut pas trop les lasser... ils disent qu'ils sont créés et mis au monde pour Sa Majesté, non point pour vous.

— C'est vrai ce qu'ils disent.

– Ils n'ont pas eu le temps de vous connaître encore...

« Ils vous obéiront comme à leur chef; mais vous n'avez au monde que trois vrais serviteurs...

— Je le sais !... trois amis fidèles et dévoués !... les seuls qui me restent sur la terre !.... mais que disent encore les Chouans ?

– Il disent que cet homme ne leur a jamais fait de mal.

Celui qu'on avait appelé Monseigneur fit un geste de surprise indignée.

— Il ne leur a jamais fait de mal!... s'écria-t-il avec amertume ; — mais ils ne savent donc pas que cet homme a égorgé plus de royalistes, lui tout seul, que dix assassins ordinaires.

— Nous leur avons dit son histoire... Ils sont tombés d'accord qu'il mérite un châtiment..... mais ils demandent : — Pourquoi tant de façons? que ne met-on le feu à Croïat?...

Anne écoutait, demi pâmée.

A ce dernier mot, elle ne put retenir un faible cri.

Les quatre hommes relevèrent lestement leurs manteaux et entourèrent l'arbre, le pistolet à la main.

— C'est elle ! dirent ensemble trois d'entre eux.

— Elle, qui ?..... demanda Monseigneur.

— La fille de Baptiste Moustier.

— Ma fille !...

En prononçant ces mots, l'homme qu'on avait appelé Monseigneur se précipita vers Anne, et soulevant ses deux mains dont elle couvrait son visage, il la contempla longtemps en silence.

— Ce ne sont pas ses traits !..... dit-il enfin, avec mélancolie.

Et, comme les autres le félicitaient de cet heureux hasard, il reprit :

— Je ne sais... mais ce ne sont point les traits de la pauvre Alice...

— La conduirons-nous là-bas ? demandèrent les trois mendiants.

— Oui... reprit Monseigneur ; — après tout un enfant peut ne point ressembler à sa mère...

Puis il ajouta, en saluant la jeune fille avec une courtoisie douce :

— Mademoiselle, il faut nous suivre.

Anne n'avait point entendu la fin de l'entretien.

Elle se laissa tomber à genoux, et pria qu'on lui permît de retourner vers son père ; mais tout fut inutile.

Le principal mendiant, qui avait dépouillé soudain ses manières brusques et impérieuses, fut, envers elle, d'une excessive politesse, mais demeura inébranlable.

Le soir, comme nous l'avons vu, tout le bourg fut mis sur pied, on fit plusieurs battues, dans l'une desquelles on perdit Charles Bernard, que son ardeur imprudente avait séparé du gros de la troupe.

L'expédition que nous avons vu partir de Croïat, avait pour but d'explorer tout le bois de Plougaz et ses environs, seule partie du pays qu'on n'eût point encore visitée.

L'EXORCISME.

III

Il y avait deux heures que Moustier était parti.

Thérèse, l'octogénaire, était seule devant le foyer presque éteint.

La petite chandelle de résine, soutenue par une baguette fendue, fichée dans la maçonnerie intérieure de la cheminée, jetait sur la vieille sa lueur vacillante ; tout alentour, les autres objets restaient dans une demi-obscurité.

La salle, grande par elle-même, empruntait à cette clarté douteuse une étendue étrange et fantastique.

Thérèse avait porté deux ou trois fois ses regards autour d'elle ; mais, éblouie par cette immensité vague, produit des ténèbres, elle avait vu d'effrayantes figures se mouvoir dans l'ombre.

La pauvre vieille était superstitieuse, et peut-être avait-elle peur de sa conscience.

Elle tenait maintenant ses yeux fixés vers la terre.

Sa main faisait machinalement tourner son rouet, et, pour tromper sa terreur, elle chantonnait un de ces refrains sauvages, mélodies du page de Bretagne, pleins de grandeur et de mélancolie.

A mesure que l'heure avançait, l'in-

quiétude croissante se peignait sur sa figure pâle et ridée.

Une pensée qu'elle ne pouvait chasser, semblait l'obséder sans relâche, et bientôt elle se mit à interroger des yeux furtivement la lourde porte de chêne, aux écussons soigneusement grattés, comme si ses regards avides eussent pu hâter le retour de son maître...

Enfin son chant cessa. Le rouet resta immobile, et Thérèse laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Elle songeait, — et son rêve la faisait souffrir.

— Il le faut!... murmura-t-elle après un long silence :

« Dieu ou le démon m'y pousse!...

« Il le faut!...

Elle se leva tout-à-coup, avec effort, et s'avança vers l'autre extrémité de la salle.

Elle tenait à la main la chandelle de résine.

Les murs sombres et enfumés étaient ornés, de distance en distance, de larges cadres, aux dorures flétries : sans doute les portraits des anciens possesseurs de Croïat, mais, par une idée ingénieuse, le nouveau propriétaire, à qui ces fiers visages de seigneurs disaient par trop son néant, si même ils ne lui rappelaient quelque souvenir autrement importun, le nouveau propriétaire, disons-nous, avait imaginé de les retourner la face contre la muraille.

De cette manière, sans trop dégarnir ses lambris, il se débarrassait, le parvenu, de l'humiliant aspect de ses maîtres...

La vieille passa franc devant sept ou huit de ces cadres.

Son pas était ferme, presque rapide, — elle s'arrêta devant le dernier.

Là, elle hésita quelque temps.

Elle écouta, effrayée, le vent qui mugissait furieusement au dehors.

Tous ses membres tremblaient.

La résine oscillait dans sa main comme le balancier d'une horloge...

Mais la fantaisie plus forte que la crainte l'emporta ; elle souleva péniblement le cadre d'une main, et approchant de l'autre la résine, elle regarda.

Elle regarda longtemps...

Une personne plus forte et plus jeune,

dont l'émotion eût été moins puissante, aurait bien vite lâché prise, car le tableau était lourd et la posture fatigante ; mais Thérèse n'y songeait pas, non plus qu'à deux grosses larmes, dernier effort d'une source tarie, qui sillonnaient lentement les plis de sa joue.

— Il était beau et brave !... dit-elle enfin ; — il était riche aussi... et plus noble que pas un en Basse-Bretagne !..... hélas !...

Elle se tut.

Le son de sa voix l'avait effrayée.

On n'entendit plus que les éclats de la tempête, et les sifflements du vent qui gémissait entre les ais mal joints de la grand'porte.

Tout-à-coup, le vent qui chassait la grêle, brisa un des châssis de la fenêtre, et la neige, précipitant ses larges flocons, vint tourbillonner jusqu'au milieu de la salle.

Thérèse lâcha le tableau qui retomba lourdement, et s'éloigna.

— Sainte Vierge ! dit-elle en se hâtant vers la croisée ; — quelle affreuse nuit !...

il me souvient d'une autre nuit!..... Oh! que Dieu me pardonne!

Elle tressaillit à ce souvenir, et, secouant sa tête grise comme pour chasser de sombres idées, elle essaya de coller un lambeau de toile à la place du châssis renversé.

Mais le vent lui rejetait violemment la toile au visage. Son capuchon de mi-laine fanée, était tout blanc de neige.

— Sainte Vierge! sainte Vierge!.. murmurait-elle en frissonnant, — c'est tout comme cette nuit d'autrefois!... le vent

soufflait..... la pluie ruisselait..... oh !....
c'était horrible !...

La vieille abandonna la toile qui fut lancée aussitôt jusqu'à l'autre extrémité de la salle.

Elle reprit en regagnant le foyer :

— Il vint frapper au châssis... je savais que l'hospitalité pour lui, c'était la mort... aussi, je ne répondais pas...

« Il se mit à crier : — Thérèse !

— Thérèse ! fit une voix au-dehors.

— Oh ! je deviens folle ! dit la vieille qui pressa son front à deux mains.

— Thérèse ! répéta la voix.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... ayez pitié !...

— Thérèse ! ! répéta la voix pour la troisième fois.

Et l'on frappa rudement aux carreaux de la croisée.

— C'est sa voix ! dit la vieille femme, dont l'agitation touchait au délire :

« Mon Dieu !... sainte Vierge !...

D'un geste convulsif, elle se boucha les oreilles en murmurant d'autres exclamations ; puis, prenant une résolution désespérée, elle saisit la résine :

— Aujourd'hui comme cette fois !..... dit-elle d'un accent égaré.

Un instant après la porte était grande ouverte, et Thérèse debout sur le seuil.

Un bruit de pas se fit.

La vieille leva la résine et plongea dans l'obscurité un regard avide.

— Lui !.... lui !.... dit-elle avec horreur.

Elle tomba pesamment à la renverse, et laissa échapper la résine, qui s'éteignit.

Un homme était entré.

— Allons, je n'en pourrai rien tirer ce soir ! dit le nouvel arrivant en rallumant froidement la résine ; — Thérèse ! relève-toi, bonne femme !

Tout en parlant, il approchait la lumière, et semblait chercher sur la face livide de la vieille femme évanouie,

les lignes et les contours d'un autre visage.

— Il y a vingt ans que tout cela s'est passé !... dit-il enfin, comme conclusion de son examen.

« Que Dieu lui pardonne comme je le fais du fond du cœur !

« Pauvre créature !... elle ne fut que l'instrument du forfait... ce serait une pauvre vengeance, qui prendrait si bas ses victimes !...

Il souleva la vieille et la porta jusqu'à son siége ordinaire, près du foyer ; puis il ranima le feu pour réchauffer ses membres transis de froid, et s'assit en

face d'elle, de l'autre côté de la cheminée.

Il eût été difficile de fixer l'âge de cet homme.

Son visage était jeune, et ses cheveux blancs.

Ses membres, à en juger par leur vigueur musculaire et la netteté du dessin, avaient dû avoir de fort belles proportions, mais maintenant, leur étonnante maigreur faisait seulement ressortir l'énormité d'une taille presque gigantesque.

Son nez mince et droit, aux narines brusquement saillantes, sa bouche étroite et pincée, dont les coins se relevaient inégalement sous les mèches de sa moustache grise, son menton court et formant un angle aigu avec ses pommettes singulièrement écartées et proéminentes, auraient donné à sa physionomie une expression de dureté, augmentée encore par la barbe longue et rigide qui descendait carrément sur sa poitrine, sans la douceur étrange de ses grands yeux bleus, dont le regard, sortant de deux orbites profondément caves et ombragés d'épais sourcils, semblait un

rayon de lune illuminant une nuit sombre.

Son costume ainsi que son visage, se composait d'éléments divers et presque discordants.

Il portait le *bragou-bras* ou large pantalon, et la ceinture bariolée des habitants du Finistère ; mais, au lieu de leur veste courte, il drapait sur ses épaules, un large manteau de cavalerie, usé, râpé, troué même en plusieurs endroits, mais dont les plis disposés avec une certaine majesté excentrique, ajoutaient

encore à l'imposante hardiesse de son visage.

Il resta longtemps vis-à-vis de Thérèse, semblant attendre avec impatience son retour à la vie, mais dédaignant d'y employer ses mains.

Une fois, il se leva et fit le tour de la chambre.

A l'aspect de la porte grattée et des écussons détruits, ses sourcils se froncèrent.

Il murmura quelques mots de haine et de menace...

Mais il vit les portraits de famille montrer le revers poudreux de leurs toiles, et un sourire méprisant vint à sa lèvre.

Il se rassit en silence et ne bougea plus.

Enfin Thérèse fit un mouvement.

— C'est un horrible rêve ! murmura-t-elle en passant sa main sur ses yeux fermés encore.

L'inconnu s'était levé.

— Ce n'est point un rêve, femme! dit-il d'une voix basse et profonde; — mais ne crains rien, ta faiblesse te sauve.

Au premier mot, un frisson convulsif avait parcouru les membres de la vieille, puis elle était restée les yeux baissés, dans une immobilité complète.

La frayeur lui ôtait toute force et toute volonté, sa respiration et le tic fiévreux qui agitait parfois sa lèvre et ses narines étaient les seuls signes de vie que donnât encore ce vieux corps engourdi et lourdement affaissé.

Bientôt l'excès de son émotion lui ôtant, en grande partie, la conscience de ce qui se passait près d'elle, elle tomba dans une sorte de repos magnétique, et ce fut avec un flegme et une netteté pour ainsi dire mécaniques, qu'elle répondit aux questions qui lui furent alors adressées.

Ces questions elles-mêmes, par leur forme, eussent pu passer pour autant d'énigmes, mais la vieille semblait entendre à demi-mot.

— Elle est morte? dit d'abord l'inconnu.

— Morte, cette nuit-là même, répondit Thérèse... et pourtant, qui sait?... reprit-

elle plus bas, comme se parlant à elle-même — je le croyais bien mort, lui aussi !

L'inconnu avait fait sa première question de ce ton qui suppose la réponse.

A la deuxième il hésita :

— Mais..., dit-il avec émotion, — elle était enceinte !...

— Morte, en donnant le jour à son enfant.

L'inconnu respira plus à l'aise.

Un éclair de joie rayonna sous la touffe grisonnante de ses épais sourcils.

— Ma fille ! s'écria-t-il, — car c'est bien une fille, n'est-ce pas, bonne Thérèse !...

oh! je te pardonne tout!.... tout, entends-tu?... si tu me dis qu'elle est ma fille!...

— Qui?... prononça Thérèse avec indifférence.

— L'enfant que cet homme cherche partout... l'enfant que je... que les Chouans tenaient en leur pouvoir...

Thérèse secoua la tête.

— La jeune femme accoucha d'un garçon et non pas d'une fille..., murmura-t-elle.

— Mais alors.... cet enfant?...

— Baptiste Moustier est son père.

— La fille de Moustier!... s'écria l'inconnu.

Il prononça ces mots d'une voix dure et rauque.

Les rides de son front se creusèrent subitement, tandis qu'une pensée de sang traversait son esprit.

— Ah! ce serait une vengeance facile et terrible!... murmura-t-il tout-à-coup,

en quittant sa position vis-à-vis de la vieille pour arpenter la salle à grand pas.

Mais il se ravisa et mit ses deux mains sur son cœur.

— Non! reprit-il; — Oh! non! qu'il garde son enfant!... Dieu récompensera ma pitié... il me rendra le mien peut-être... mon fils!... mon fils! ajouta-t-il tout haut, en posant la main sur l'épaule de Thérèse, que cet attouchement parut briser davantage.

« Tu m'as dit que j'avais un fils.....

où est-il?.... où est-il?.... mais réponds donc!..

Thérèse garda le silence.

— Où est-il, répétait l'inconnu dont le front ruisselait de sueur.

« Oh! réponds-moi par pitié!... où est-il?

La vieille fit un geste de fatigue et de faiblesse; mais, cédant encore une fois à l'obsession du charme opéré par la présence de cet homme, elle dit d'une voix creuse et lente :

— Mort comme elle !...

— Est-il possible !... s'écria l'inconnu atterré.

— Mort comme toi !... reprit la vieille; — car tu es mort !... j'ai vu ton sang sur les planches de la chambre du vieux comte...

— Mais lui, femme !... mon fils !... mon fils...

— Les Chouans l'ont fait prisonnier, ton fils !... et les Chouans gardent-ils ja-

mais leurs prisonniers vingt-quatre heures?... laisse-moi !

— Dieu soit loué ! murmura l'inconnu d'un ton de ferveur qui contrastait singulièrement avec les paroles de Thérèse.

La vieille eut un frisson.

— Au nom du père, du fils!... commença-t-elle, en levant avec effort son bras pour essayer un signe de croix.

— Son nom! interrompit l'inconnu.

— .... Et du Saint-Esprit!... acheva Thérèse. — Retire-toi Satan!...

— Son nom! son nom!...

— Bernard, Charles Bernard..... et maintenant encore une fois, au nom du Père!...

Mais avant que ce deuxième exorcisme fût achevé, le prétendu démon, jetant loin de lui son vaste manteau qui eût gêné sa course, avait gagné la porte d'un bond et s'éloignait rapidement dans la campagne.

LA CAVERNE.

IV

Le château de Croïat était dominé par une colline rocheuse où de grandes masses granitiques montraient leurs chauves sommets au milieu des taillis.

Notre personnage mystérieux monta et redescendit la colline au pas de course.

Il cotoya les immenses futaies qui s'étendent à perte de vue dans la direction de Lanmeur.

— Charles Bernard ! répétait-il en courant, — c'est bien le nom du jeune homme !... un brave enfant !... grâce à Dieu j'ai donné ordre qu'il ne lui soit pas fait de mal !... pourvu seulement que les drôles !...

Il n'acheva pas, mais cette crainte

sembla pour lui un aiguillon nouveau et il pressa le pas davantage.

Arrivé à un quart de lieue du château, il quitta brusquement la route battue qu'il avait suivie jusque-là, et se jeta dans le fourré.

A peine avait-il fait vingt pas dans cette direction, qu'il se sentit saisir vigoureusement au collet, sa main chercha instinctivement une épée à son côté; mais il était sans arme.

D'ailleurs, en un clin-d'œil, il fut entouré par une dizaine d'individus qu'il re-

connut pour des paysans du bourg de Croïat.

— Par ici !... par ici !... monsieur Moustier ! criaient-ils, — nous en tenons un, toujours.

On aperçut bientôt la lueur de plusieurs lanternes à travers les arbres ; elles approchaient rapidement.

Le captif n'avait pas encore prononcé une parole.

— Allons ! dit-il en ce moment, juste

assez haut pour être entendu, — faudra-t-il que le démon s'en mêle!...

Celui qui le serrait de plus près arracha la petite lanterne d'un de ses camarades accouru à ses cris et tourna la vitre vers le visage du prisonnier.

— Le Mendiant! dit-il en lâchant prise aussitôt.

Tout le monde répéta cette exclamation en reculant de plusieurs pas et il se fit un large cercle autour du terrible captif.

— Il n'a pas son manteau... fit Hervé à demi-voix.

Les lanternes approchaient. Le mendiant compara d'un coup-d'œil rapide la distance et le temps qu'il lui faudrait pour agir sur les grossières intelligences de ses gardiens.

— Mes gars! dit-il avec un geste solennel, — je vais dans un endroit où le démon a bien assez de prise comme cela... s'il pouvait une fois me tenir par le coin de mon manteau!...

— Il va au sabbat, interrompirent ensemble plusieurs paysans, — lâchons-le ou bien il nous arrivera malheur!...

— Où est-il ? s'écria Moustier, qui n'était plus guère qu'à une soixantaine de pas.

— Place au nom du diable ou gare à vous ! dit impérieusement le Mendiant, qui s'élança en même temps avec force.

Les gars s'écartèrent en silence...

— Où est-il ?... répéta Moustier en rejoignant le groupe.

Les paysans confus n'osaient répondre.

Le plus hardi prit la parole :

— C'était rien, monsieur Moustier, dit-il ; — c'était le Mendiant...

— Et vous l'avez laissé s'enfuir !... par où ? par où ?...

Tout en faisant cette question, Moustier armait prestement son fusil.

Hervé tendit le bras dans la direction qu'avait suivie le fugitif.

Les lanternes réunies au même lieu, donnaient une clarté assez vive ; Moustier vit s'agiter le feuillage et lâcha son coup aussitôt.

— Suivez-moi ! dit-il.

Et, saisissant une lanterne, il se précipita au travers des taillis.

Il marchait la tête baissée, interrogeant du regard chaque pouce de terrain.

Bientôt il poussa un cri de joie : il avait découvert du sang.

— Nous le tenons, mes gars ! s'écria-t-il — ne perdez pas la trace !

Mais sa joie fut de courte durée, la trace disparut tout-à-coup au bout de quelques pas.

Moustier sembla singulièrement désappointé ; il gourmanda ses gens, étonnés du prix qu'il attachait à cette capture, et ordonna la retraite sans plus s'occuper du sort de sa fille, comme si la prise de cet homme eût été le but véritable de l'expédition.

Les paysans, qui ne demandaient pas mieux que de trouver leur lit, se mettaient en devoir d'obéir, lorsqu'un cri retentit au loin dans le bois.

— Ecoutez ! fit Moustier, d'un air effrayé.

— C'est l'appel du jeune Monsieur, pardi ! s'écria joyeusement Hervé.

« Je le reconnaîtrais entre mille.

Puis faisant avec ses deux mains arrondies une espèce de porte-voix, il poussa un cri long et cadencé.

Charles, car c'était lui en effet, répéta son appel et guidé par la voix des paysans, fut bientôt au milieu de la troupe.

Il avait été vingt-quatre heures le prisonnier des Chouans.

L'un d'eux, qui depuis longtemps voulait déserter la bande, l'avait aidé dans son évasion.

Anne était encore dans leur repaire.

Moustier avait paternellement secoué la main de Charles.

Quand celui-ci, après avoir conté en détail ce que nous venons de dire en deux mots, annonça la captivité de la jeune fille, le maître de Croïat ne parut pas avoir trop de peine à dominer son émotion; il demanda seule-

ment où était cette mystérieuse retraite.

— Je m'offre à vous y conduire sur-le-champ? répondit Charles avec vivacité; — à cette heure nous les surprendrons; et mademoiselle Anne...

— Combien sont-ils? interrompit Moustier.

— Je ne sais.... trente ou quarante.... peut-être cinquante.

Monsieur Moustier haussa les épaules, et, s'appuyant sur le bras du jeune

homme, il reprit le chemin du château.

Charles ne se rebuta pas.

— Votre fille espère en vous, Monsieur, dit-il.

— L'as-tu vue? demanda Moustier.

— Non... mais leurs discours ne m'ont laissé aucun doute... elle est en leur pouvoir.

Moustier avait pressé le pas.

Il était maintenant à quelque distance du gros de la troupe.

Il baissa la voix, et, serrant fortement le bras du jeune homme :

— Et le mendiant, dit-il, l'as-tu vu !

— Je ne sais.

— Comment?

— J'ai vu trois hommes revêtus du costume bizarre qu'on prête à ce personnage...

— Trois!... répéta Moustier.

— Et ces trois hommes, poursuivit Charles étaient les valets d'un quatrième qu'ils appelaient monseigneur.

— Monseigneur!.... répéta encore Moustier.

— Ce dernier, continua Charles, je ne l'ai pas vu; mais il m'a fait adresser par ses gens d'étranges questions sur votre compte.

— Et tu as répondu?

— Non.

Moustier s'arrêta pour donner aux paysans le temps de le rejoindre.

Pendant tout le reste de la route il resta plongé dans une profonde rêverie.

Cependant le Mendiant avait été atteint.

La balle de Moustier l'avait frappé au haut du bras, et son sang coula d'abord avec abondance.

La blessure n'avait pas ralenti sa course ; mais lorsqu'il entendit les pas

de son ennemi, le sang qu'il perdait, diminuant ses forces et trahissant sa piste tout à la fois, il dut chercher ailleurs que dans la fuite un moyen de salut.

Entr'ouvrant donc son misérable vêtement, il déroula une large ceinture de soie blanche, attachée autour de ses reins, et banda sa blessure à la hâte ; puis, se jetant subitement de côté, il fit encore une cinquantaine de pas et s'étendit, hors d'haleine, sur un monceau de feuilles sèches.

De là, il put voir et entendre une par-

tie de la scène que nous avons rapportée.

Il laissa les gens du château retourner sur leurs pas ; et profitant de la diversion opérée par les cris de Charles, lorsque ce dernier rejoignit la troupe, il prit de nouveau la fuite.

En ce moment, il était déjà loin.

La fatigue l'accablait ; sa blessure, mal bandée, le faisait cruellement souffrir, mais son idée fixe ne l'abandonnait pas.

Chaque fois que sa course venait à se ralentir, le nom de Charles Bernard, prononcé mentalement, semblait lui rendre de nouvelles forces.

Enfin, il atteignit la lisière du bois.

Là, parmi des milliers de petits sentiers qui se croisaient en tous sens sur la lande, il prit sans hésiter le moins tracé, le plus tortueux de tous ; et, après avoir marché dix minutes encore, au milieu des ajoncs qui dépassaient sa tête, il arriva au but tant souhaité.

C'était une petite chapelle en ruines,

ouverte à tous les vents, et située au milieu de la lande.

L'herbe et les ajoncs croissaient à l'intérieur comme au dehors.

Tout alentour, dans un rayon considérable, d'autres ruines, éparses sur le sol, témoignaient de l'existence ancienne de quelque grand édifice.

En explorant ces ruines avec attention, on pouvait même suivre une ligne circulaire de douves, maintenant desséchées, bordées extérieurement par les assises

d'une enceinte de murailles d'une formidable épaisseur.

Les angles de cette enceinte avaient dû être flanqués de quatre tours symétriques, dont il ne restait plus que les fondements.

La tradition plaçait là l'ancienne demeure des sires de Croïat, et disait qu'au temps des croisades, un duc de Bretagne, trouvant à son retour de Terre-Sainte, Conan, seigneur de Croïat, établi trop à l'aise auprès de la duchesse, sa femme, le chassa d'abord de la cour ; puis, l'ayant attaqué dans une recrudescence de ja-

louse humeur, mit son castel au ras du sol, et lui laissa pour tout bien sa petite chapelle, — avec licence entière de se faire ermite.

Le Mendiant, avant d'entrer, écouta soigneusement, l'oreille contre terre, pour s'assurer qu'il n'était point poursuivi.

La lande était silencieuse.

Il se releva, traversa rapidement l'un des bas côtés de la chapelle, et soulevant, près de la seule colonne qui fût restée debout dans le chœur, une pierre, énorme en apparence, mais que, réellement, un enfant pouvait faire tourner sur son pivot intérieur, il descendit quelques mar-

ches et se trouva dans le caveau mortuaire de Croïat.

Il y avait là une cinquantaine d'hommes, les uns couchés sur des sacs de paille, les autres assis autour d'un foyer à charbon de fabrique anglaise, pour lequel on avait pratiqué une sorte de cheminée dans la maçonnerie souterraine.

Ces hommes étaient fort diversement habillés ; mais tous portaient, soit à leurs bonnets de laine soit à leurs chapeaux de tresse de paille, une large cocarde blanche, et, dans le chollet à carreaux qui leur servait de ceinture, un couteau à gaine et une paire de pistolets.

Des fusils de différentes formes et calibres étaient rangés au fond contre la paroi du caveau ; et, dans un coin, soigneusement couvert dans son étui de serge verte fleurdelysée d'argent, on voyait un petit canon de cuivre, tournant sur un pivot.

Près de l'entrée, deux sentinelles veillaient, le fusil sur l'épaule.

Au bruit du pas du Mendiant, serrant le rosaire qu'elles égrenaient dévotement, elles appuyèrent ensemble le bout de leurs fusils contre la pierre.

La vue du nouvel arrivant leur fit baisser respectueusement les armes, et les deux gars touchèrent leurs bonnets.

— Le prisonnier! dit le Mendiant du haut des marches.

Les deux chouans hochèrent la tête sans répondre.

Le Mendiant crut comprendre ce silence, et, arrachant un pistolet à la ceinture de l'une des sentinelles, il se précipita vers le foyer, en s'écriant :

— Le prisonnier! le prisonnier!...., qu'avez-vous fait du prisonnier, malheureux!

— Monsieur!... blessé!... crièrent les chouans qui aperçurent du sang sur son écharpe.

Toute la troupe se pressait autour de lui.

Le Mendiant écarta du geste trois hommes de haute taille qui avaient devancé tout le monde, et s'adressant aux autres :

— Vous ne voulez pas me répondre !... dit-il.

Un jeune homme que son écharpe blanche, passée en sautoir, faisait reconnaître pour un chef, prit alors la parole :

— Monsieur, dit-il avec déférence, il ne faut pas nous en vouloir...

« Le prisonnier... ce sont les chances de la guerre.

— Quoi ! malgré mes ordres ! inter-

rompit le mendiant dont les lèvres tremblaient de fureur.

— Monsieur !... au nom du ciel !... balbutiait le chouan étonné.

Mais l'autre ne l'écoutait pas ; et, malgré sa blessure, saisissant d'une main l'épaule du lieutenant, il appuya de l'autre le pistolet à sa gorge.

Un mouvement se fit parmi les chouans.

— Arrière ! dit le Mendiant d'une voix terrible.

Mais, au moment où il allait presser la détente, un vigoureux gaillard lui arrêta résolument le bras.

— C'est pas la faute à monsieur Cadour, dit-il, — le *pataud* s'est échappé pendant que j'étais de garde... Si quelqu'un doit payer, me voilà !

Le bras du Mendiant était retombé tandis qu'il s'écriait :

— Échappé !... As-tu dit échappé ?.....

— J'ai dit échappé, quoi ! répondit tranquillement le chouan.

« Les gars sont sortis sur les quatre heures avec monsieur Cadour... nous sommes restés moi et Vincent..... mais Vincent était bleu au fond, je l'avais toujours dit.....

« Le jeune homme et lui sont tombés sur moi...

— Echappé ! murmurait le Mendiant qui avait lâché monsieur Cadour et paraissait plongé dans une profonde rêverie.

Le paysan qui prit ce mot pour un reproche, leva son bras en écharpe, et, découvrant sa poitrine, montra deux larges blessures encore saignantes.

— Faut être juste, dit-il, le *pataud* est

fort, Vincent aussi..... moi, j'étais tout seul...

Les sourcils du Mendiant s'étaient détendus et sa physionomie disait malgré lui de quel poids énorme on venait d'alléger son cœur.

— C'est bien ! murmura-t-il tout-à-coup en frappant sur l'épaule du paysan, — je suis content de toi, Michel... vous, monsieur Cadour, vons êtes un brave jeune homme... un bon serviteur de Sa Majesté... entendez-vous ?

Cela dit, en manière d'excuse, le Mendiant traversa le groupe des chouans, répondant par un signe de tête à leurs saluts respectueux.

Puis, il s'engagea dans un couloir étroit qui s'ouvrait au fond du caveau, et disparut.

Dès qu'il fût sorti, les chouans qui s'étaient contenus à grand'peine pendant cette scène, donnèrent un libre cours à leur étonnement.

— M'est avis que le pauvre monsieur est fou, dit Michel.

Et l'on répondit à la ronde :

— Tout de même, ça en a fièrement l'air !...

Dans un coin, les trois sosies du mendiant, ces hommes qui s'étaient faits eux-mêmes à son image, et que nous avons déjà montrés une fois au lecteur à la clairière de Plougaz, préparaient silencieusement du linge et de la charpie pour la blessure de leur maître.

Monsieur Cadour, le lieutenant, imposa silence à Michel et aux autres en les montrant du doigt.

Mais chacun put voir le lieutenan hausser les épaules en rajustant son écharpe froissée par la main du chef.

— C'est pourtant vrai ! reprit Michel, répondant à ce geste, — il allait tuer un bon chrétien pour ce damné de *pataud !..*

— Mes gars, dit monsieur Cadour avec quelque peu d'amertume, — monsieur le comte est le maître... le roi l'a choisi... vive le roi !

A ce moment, les trois serviteurs du Mendiant ayant achevé leurs préparatifs de pansement, sortirent du caveau.

— Que dites-vous de ces trois grands drôles vous autres ? demanda un chouan.

— Moi, répondit Michel, je dis qu'ils espionnent trop bien au dehors pour en perdre l'habitude avec nous.

— Encore une fameuse idée du Monsieur, d'avoir comme ça trois ombres autour de lui...

— Pour cela, interrompit Cadour, l'idée n'est pas trop mauvaise.

« Les drôles, comme vous les appelez, ont déjà reçu plus d'un coup de fusil à l'adresse de leur maître.

Puis il ajouta d'un ton plus sérieux :

— Ce sont des gens braves et dévoués, après tout, et s'ils sont peu communicatifs, c'est qu'ils ont leurs raisons pour se taire, apparemment... et maintenant, mes gars, votre prière et au lit!

Les paysans obéirent aussitôt.

Mais il était écrit que la plupart d'entre eux dormiraient peu cette nuit-là.

En effet, une des *ombres* de monsieur le comte parut à la porte et fit un signe à Cadour.

Celui-ci était à moitié déshabillé déjà.

Il remit précipitamment ses vêtements et suivit le serviteur du comte dans le couloir.

C'était la première fois que monsieur Cadour pénétrait dans la chambre de son chef.

Il s'apprêtait sans doute à faire un inventaire hostile et minutieux de tout ce qui s'y trouverait.

Sa curiosité fut trompée.

Il entra dans une espèce de cellule taillée dans la pierre, sans meubles aucuns.

Il avait compté sur un lit au moins confortable, sinon somptueux ; sur une bonne natte de jonc.

Rien de tout cela.

Le roc nu partout, et un hamac pendant à la voûte.

Cadour était un paysan breton; cette simplicité le réconcilia tout d'un coup avec son chef, dont, jusqu'alors, il avait supporté impatiemment la fierté rude et impérieuse.

Il se découvrit plus respectueusement qu'il n'eût fait devant un roi, por-

tant sceptre et couronne, et attendit les ordres qu'on allait sans doute lui donner.

Le Mendiant était debout au milieu de sa cellule.

Il achevait de se faire panser par un de ses valets.

Anne Moustier, voilée, occupait le seul siége qui fût dans l'appartement.

— Monsieur Cadour, dit le Mendiant, choisissez-moi vingt-cinq hommes robustes et déterminés... qu'ils soient prêts à partir dans dix minutes.

Cadour aurait peut-être fait, en toute autre circonstance, quelques observations sur l'heure avancée et la fatigue de

ses gens ; mais, nous l'avons dit, il était en veine d'obéissance.

Dix minutes après, en effet, le Mendiant sortait de la chapelle à la tête de vingt-cinq hommes bien armés.

Près de lui marchait Anne Moustier, tremblante, la pauvre enfant, de froid et de frayeur.

BAPTISTE MOUSTIER.

V

Les chouans étaient rares en mil huit cent treize ; ceux que nous venons de voir étaient les débris d'une bande nombreuse qui avait fait la guerre autrefois

dans la Loire inférieure, et qui, diminuée par des attaques continuelles, mais se recrutant sans cesse de réfractaires, était venue, à travers le Morbihan, poursuivie de taillis en taillis, par les troupes régulières jusqu'aux environs de Lanmeur.

Cadour était alors le chef de ces hommes exaltés, rendus cruels peut-être par les attaques de tous; mais incontestablement braves, fidèles et malheureux.

Accablés de fatigues, entourés de tous côtés par des forces supérieures, ils al-

laient se disperser, sinon se rendre, lorsqu'un homme vint au milieu d'eux, porteur d'un brevet de lieutenant-général au service de Sa Majesté Louis XVIII.

Il y avait longtemps que nos Chouans combattaient bien plus pour leur propre défense que pour la cause royale; cependant, le nom du roi avait toujours sur eux un pouvoir extraordinaire.

Du consentement même de Cadour, le lieutenant-général fut proclamé chef de la bande.

Cet homme, que le lecteur connaît

déjà sous le nom du *Mendiant*, fit avancer les Chouans jusqu'à Croïat et leur procura sous les ruines de la chapelle cette retraite sûre et cachée où ils purent du moins respirer à l'aise pendant quelques temps.

Du reste, si le mobile de ses nouveaux subordonnés était devenu personnel par suite de leurs revers constants et de l'affaiblissement de leur nombre, le sien l'était encore davantage.

Pour l'intelligence du drame, il est nécessaire que le lecteur remonte avec nous plusieurs années et connaisse l'histoire de ce personnage.

Yves VIII du nom, comte de Croïat,

seigneur de Penvern, de Kerhimer, de Lanzic, etc., etc., avait grandi, vécu et vieilli dans ses terres.

C'était un rude seigneur, chassant du matin au soir, buvant du soir au matin, faisant volontiers l'amour aux moins laides parmi ses vassales et jurant à désespérer ses valets de chenil, — cela surtout quand on lui parlait de mariage.

Certains pécheurs savent couvrir leurs débauches d'un manteau de galanterie et de grandeur; mais lui, se vautrait franchement, et bien qu'il fut le premier parmi les gentilshommes du voisinage, son cynisme et ses habitudes l'a-

vaient dès longtemps exclu de leur société.

Vers l'an mil sept cent soixante, monsieur de Croïat avait une cinquantaine d'années.

Au milieu de sa première attaque de goutte, il se prit à penser qu'il était seul au monde, et chercha, parmi les liens qui unissent les hommes, le plus commode, surtout le plus facile à briser.

Avant tout, il fallait qu'il eût sur son

futur compagnon, l'autorité la plus absolue.

Un fils seul pouvait remplir cette condition.

Or, il avait bien deux ou trois bâtards dans le pays; mais ceux-ci auraient quelques droits à n'être pas chassés comme des laquais au moindre caprice du bon seigneur.

Il n'y fallait pas penser.

D'ailleurs il était une créature humaine à laquelle monsieur de Croïat

portait un intérêt réel et tout particulier.

C'était le fils de son plus proche fermier; — un enfant laid, méchant, vicieux même : véritable peste de la maison paternelle.

Ces rares dispositions lui avaient valu l'estime du vieux comte.

Tous les jours le valet de chambre de ce dernier charmait sa mauvaise humeur, en lui racontant quelques méchantes fredaines de l'enfant, qui avait nom Baptiste Moustier.

Au récit de ces tours qui supposaient une froideur de calcul et un degré d'hypocrisie monstrueux pour l'âge de Baptiste, monseigneur riait de bien bon cœur, et sentait croître en lui, pour cet enfant précoce, une sympathie qui devait plus tard porter ses fruits.

En effet, le choix de monsieur le comte de Croïat se porta tout d'abord sur lui, dès qu'il eùt résolu de se donner une compagnie, et Moustier, alors âgé de dix ans, fut intronisé au château, avec charge expresse de faire damner vingt fois le jour toute la maison, d'abord; puis de venir toutes les demi-heures raconter

ses fredaines et japer au chevet de son maître comme un jeune chien.

En toute chose il n'y a que le premier pas qui coûte, quelque mauvaise que fut cette compagnie, elle augmenta l'aversion du duc pour la solitude; trois ans après, il épousa une pauvre demoiselle, noble, des environs, que ses parents sacrifièrent au titre brillant et à la fortune considérable de son sauvage soupirant.

A dater du jour du mariage il y eut une lutte sourde, implacable, sans trève ni merci, entre le fils adoptif et la nouvelle épouse.

Celle-ci, patiente et hardie tout à la fois, ne tarda pas à supplanter le jeune homme.

Elle eut un fils, et ce nouvel auxiliaire, doublant tout d'un coup le pouvoir de la femme, Baptiste Moustier, que ses basses complaisances et ses flatteries ne mettaient plus à l'abri d'affronts journaliers, tyrannisé par la maîtresse, insulté par les domestiques, nullement protégé par le maître, s'enfuit un jour, la rage dans le cœur, et jura de vivre désormais dans un seul but : La vengeance :

Il était homme à ne point oublier son serment.

Georges de Croïat, alors tout enfant ne partageait point la haine de sa mère contre Baptiste.

Tant que ce dernier resta au château le jeune comte se montra son constant protecteur.

Après son départ, il le secourut encore de ses petites épargnes.

Le plus grand plaisir de Georges était d'aller à la ferme du père Moustier ; là, dans un coin, il trouvait le pauvre exilé, morne, abattu, car tout le monde le haïssait à cause de sa fortune passée.

Georges le consolait, il le défendait à l'occasion de son autorité, contre les insultes du village entier qui poursuivait

impitoyablement de ses huées l'*ancien petit-monsieur*.

Baptiste avait été insolent; on était implacable.

Sans Georges il lui eût fallu fuir le pays pour toujours.

Aussi témoignait-il à l'enfant une reconnaissance et un amour sans bornes ; il demandait au ciel d'être mis à même un jour de récompenser Georges du soulagement génereux que celui-ci apportait à sa misère.

Le comte Yves de Croïat mourut en mil sept cent soixante-quinze, regretté de son fils, peut-être ; mais bien sûrement de personne autre.

Le château redevint aussitôt le rendez-vous de la noblesse des environs.

La comtesse douairière était jeune encore, jolie et coquette ; son fils héritait d'une fortune immense et promettait de faire bientôt un charmant cavalier.

Georges, en effet, ne tenaît en rien de son père ; autant celui-ci portait mal le nom de ses ancêtres, autant le jeune comte, brave, intelligent, généreux, semblait promettre un digne rejeton à la noble souche de Croïat.

Un seul penchant lui était commun : Georges aimait la solitude.

Malgré les prières de sa mère, malgré les avances dont le comblaient les jeunes gentilshommes du voisinage, il bornait obstinément sa société à son ancien ami Baptiste Moustier.

Ce dernier, tout en faisant étalage de sa gratitude, cultivait surtout avec soin cette indifférence méprisante de Georges pour ses égaux ; il l'augmentait, il travaillait sans relâche à la changer en aversion.

Dire que les idées de liberté qui fermentaient alors par toute la France avaient fait une pointe jusqu'au bourg de Croïat, au fond de la Basse-Bretagne, serait beaucoup s'avancer.

Toujours est-il pourtant que, soit pénétration supérieure, soit aversion puissante et instinctive contre la noblesse, Baptiste avait rêvé l'abaissement de cet ordre, l'affranchissement de sa caste à lui : la représentation nationale, enfin, dans les limites que devaient naturellement poser à son rêve, son éducation grossière et l'influence du terroir.

Il avait hasardé timidement d'abord, et en termes ambigus, quelques mots de son système devant le jeune comte ; puis, s'enhardissant à la vue du singulier enthousiasme qui accueillit cette ouverture, il développa clairement son idée.

L'imagination de son élève fit le reste.

Georges avait l'intelligence vive et le cœur ardent.

Les mots de liberté, d'égalité exaltèrent le sentiment de justice qui était en lui.

Ce ne fut pas un entraînement aveugle.

Il médita nuit et jour ce projet immense ; — il le grandit et le fit sien.

Et, dès lors, à leur insu, les publicistes, artisans de la révolution, eurent dans les landes du Finistère un adepte qui les devançait, et qui, de sa fortune et de son bras était prêt à soutenir leur effort.

Nous disons un adepte et non pas deux; car Baptiste Moustier, dans tout ceci, n'avait été que l'instigateur subalterne.

L'égoïsme seul avait parlé chez lui; tandis que dans le cœur du jeune comte, l'abnégation la plus pure, la générosité la plus chevaleresque avaient répondu à cet appel.

L'ÉMIGRÉ.

Les évènements marchaient cependant à pas de géant.

Un jour, Georges dc Croïat entra tout ému dans la misérable cabane de Moustier.

Depuis longtemps, le jeune comte, foulant aux pieds avec ferveur les préjugés de ses pareils, traitait le paysan non-seulement comme un égal, mais comme un frère bien-aimé.

Cette fois il lui serra la main avec un redoublement d'affection.

— Baptiste! s'écria-t-il, nous partons demain.

— Nous ?... répéta Baptiste, en levant son regard cauteleux sur la noble physionomie de Georges.

— Pour l'Amérique, frère, pour l'Amérique !

— Ah !... fit seulement Moustier en reprenant sa tâche.

— Tu ne sais pas, — continua Georges, dont les yeux brillaient d'enthousiame, — tu ne sais pas qu'il y a loin de nous des hommes qui combattent pour nos chères idées ! Pour l'égalité, frère... pour la liberté...

— C'est beau, dit Baptiste qui cacha un sourire.

— C'est beau !..... Comme tu dis ça froidement !... c'est sublime, frère !.... il faut partir.

Le paysan se prit à réfléchir et ne répondit point.

— Me laisseras-tu donc aller seul ?..... demanda Georges avec étonnement et tristesse.

Un sourire étrange releva durant une seconde la lèvre de Baptiste, qui croisa les bras sur sa poitrine, et dit avec emphase :

— Partez, si vous voulez, monsieur Georges, moi, je reste... vous êtes un généreux enfant, je le sais... mais le sang des tyrans coule dans vos veines; il vaut mieuxque vous combattiez pour d'autres esclaves que ceux qui vous servent..... Allez!

« En Amérique, vous défendrez la liberté jusqu'à la mort, j'en suis sûr... en France vous l'étoufferiez peut-être!

. . . .

Georges fit un geste d'indignation.

Moustier le regarda en face.

— J'exprime ma pensée sans détour, reprit-il avec une rudesse hypocrite.

« Pardonnez-moi si elle vous offense, Monsieur le comte... je resterai, moi, m'entendez-vous !

« Si l'étendard de la liberté se lève en Amérique, pourquoi resterait-il chez nous longtemps encore sous le boisseau?

— Oh !... continua-t-il, en s'excitant à froid tout d'un coup, — je vois venir le jour où la sainte cause aura besoin de tous ses défenseurs, et je veux être à mon poste à cette heure solennelle.....

« Je reste, Monsieur le comte de Croïat; Baptiste Moustier n'a pas trop

de sang pour son pays, — chaque goutte de ce sang versé sur une autre terre, lui semblerait un vol fait à sa patrie.

Après ce remarquable mouvement oratoire, Moustier soupira profondément et leva les yeux au ciel.

Cela voulait dire qu'il soutenait contre lui-même un combat pénible, et que sa conduite, en cette circonstance, était un héroïque sacrifice.

Au moins, le jeune comte l'entendit ainsi et plaignit son pauvre ami du fond de son cœur.

Cependant, Georges partit, mais, pour ne point navrer le cœur de sa mère,

dont les opinions différaient en tout des siennes, il tint secret le but de son voyage.

Le seul Baptiste, confident de ses plus intimes pensées, reçut ses adieux en pleurant, et lui souhaita bonne chance au départ.

Nous ne suivrons pas notre jeune champion de la liberté dans ses diverses aventures guerrières en Amérique.

Il combattit avec vaillance, voilà tout ce qu'il importe de savoir.

La guerre finie, au lieu de revenir en France avec ses compagnons, il épousa la fille unique d'un colonel américain; puis, cédant aux prières de sa femme, il s'établit pour quelque temps dans sa nouvelle famille.

Baptiste Moustier s'abstint de lui donner de ses nouvelles.

Mais Georges n'avait garde de l'oublier.

Aux heures où venaient le visiter les souvenirs de la patrie absente, il voyait

toujours Baptiste ferme, calme, intrépide, au premier rang des martyrs de l'indépendance.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

VII

Vers la fin de mil sept cent quatre-vingt-treize, un navire américain voguait à pleines voiles vers la côte de France.

Sur le pont, loin des autres passagers, était Georges de Croïat, s'entretenant avec sa jeune femme, alors enceinte pour la première fois.

Il n'avait pu résister au désir de revoir la France, la France libre maintenant.

De la révolution, il ne savait guère que ses beaux commencements, et son âme ardente, mais loyale, ne pouvait deviner les lâches excès de la Terreur.

Avec quelle joie il voyait la traversée tirer à sa fin! que de récits il faisait à sa blonde Alice!

Alice l'aimait avec passion.

Elle s'exaltait au souvenir des nobles rêves de la jeunesse de Georges.

Elle brûlait de voir Baptiste Moustier, ce vaillant cœur, cet excellent ami.

— Il avait raison, Alice, disait Georges, — toujours raison... de nous deux, il est le vrai citoyen; car il a gardé, lui, pour sa patrie, le sang que j'ai versé pour la vôtre.

— Et n'est-ce donc pas aussi votre patrie, Georges? demandait la jeune femme avec un doux reproche.

— Certes, oh! certes, chère Alice, ré-

pondait Georges en mettant un baiser sur son front; — mais Baptiste n'admettait pas cette excuse... c'est un cœur simple et droit !...

« Baptiste est un homme unique !...

« Il faut le respecter, l'admirer, l'aimer... vous le ferez pour moi, n'est-ce pas, Alice ?...

Alice ne demandait pas mieux.

Dans ses longues causeries, il fut ar-

rêté que Baptiste redeviendrait l'hôte et le commensal du château de Croïat.

Il serait l'ami, le Mentor de l'enfant qu'Alice portait dans son sein....

Georges avait reçu depuis peu la nouvelle de la mort de sa mère, sans autre détail.

Au retour, il devait se trouver seul maître de toute sa fortune.

Que de beaux rêves on faisait ainsi durant les heures lentes du voyage.

Quelle bonne vie Georges allait mener dans le château de famille, entre l'amour de sa charmante Alice et le dévoûment de son ami!...

. .

L'heure du combat était passée!...

Après l'effort, la récompense; après la lutte, la victoire...

On allait être heureux; on allait trouver le paradis sur terre...

Le navire débarqua ses passagers à Brest.

Le citoyen et la citoyenne Lanzic (le

comte, non point par peur, mais par un sincère esprit d'égalité, avait pris le moins pompeux de ses noms) passèrent sans difficulté la ligne de recrues, et purent pénétrer à l'intérieur.

Le lendemain soir, Georges montrait de loin, à sa chère Alice, en poussant un cri de joie, les deux petites tours du château de Croïat.

On arriva.

Un homme était debout sur le perron.

Il portait le bonnet rouge, la carmagnole et le caleçon de toile blanche : le costume classique des influents de l'époque.

Georges ne fit qu'un bond de sa voiture jusqu'au perron, et embrassa étroitement cet homme ; — il avait reconnu Baptiste.

Celui-ci le considéra quelque temps avec étonnement, puis ses joues devinrent d'une pâleur livide.

— Baptiste ! mon frère ! disait le comte, voici donc ton noble rêve réalisé !

« Nous sommes libres!... libres!... que Dieu soit béni!...

Baptiste s'était remis; un sourire tout à la fois haineux, hypocrite et triomphant, se jouait sur ses lèvres plissées.

— Comme tu dis, citoyen, répliqua-t-il; — bénissons l'Être-Suprême... Nos espoirs sont réalisés.

Le comte, dans sa joie vive, ne voyait même pas ce que cet accueil avait de froid et de contraint.

Il répétait les larmes aux yeux:

— Baptiste !... mon excellent frère !... que je suis heureux de te revoir !...

Puis, il prit Alice par la main et ajouta :

— Tiens, voici ta sœur, Baptiste, ma femme.... Elle t'aime déjà...

Baptiste jeta sur Alice un rapide regard et s'inclina.

— Mais entre donc !... reprit Georges. Tu es ici chez toi...

« N'est-ce pas, Alice, que notre maison est sa maison ?

La jeune femme garda le silence.

Elle avait un poids sur le cœur.

— Je le crois, dit simplement Baptiste,

répondant aux dernières paroles de Georges.

Il entra.

— Mais embrasse-moi donc, frère ! dit le comte quand ils furent dans une des salles.

— Volontiers... fit Baptiste en tendant sa joue.

Ce fut le baiser de Judas.

Moustier sortit un instant après.

Alice avait contemplé toute cette scène avec une surprise mêlée de frayeur.

— Georges, dit-elle, en suivant Baptiste des yeux, — cet homme me fait peur !...

— Folle que tu es ! répliqua Georges

en souriant, cet homme est l'expression la plus élevée de la vertu civique.... et puis si tu savais comme il m'aime !...

Alice baissa la tête en soupirant et reprit à voix basse :

— Dieu veuille que vous ne vous trompiez point, Georges !

Baptiste rentrait à ce moment, escorté d'une douzaine d'hommes de mauvaise mine, couverts d'uniformes en lambeaux.

— Au nom de la république, une et

indivisible, citoyens soldats, je vous ordonne d'arrêter cet homme ! dit Moustier, qui se tenait à distance, en montrant Georges du doigt.

Celui-ci se leva, le sourire sur les lèvres :

— Baptiste !... voulut-il dire gaîment, — cette plaisanterie...

Avant qu'il eut achevé, les citoyens-soldats avaient porté la main sur lui.

— Misérables, cria Georges qui com-

mençait seulement à soupçonner une trahison.

Moustier l'interrompit :

— Emmenez-le, citoyens ! dit-il, — que ma maison ne soit pas plus longtemps souillée par la présence d'un ci-devant !... d'un émigré !...

Georges resta stupéfait devant cet excès d'audace et de scélératesse.

Cet homme appelait le château de Croïat sa maison !

Cet homme l'accusait d'être un émigré, lui qui savait si bien les motifs de son absence !...

L'indignation étouffait sa voix.

Il ne put que répéter ces mots :

— Emigré !... moi !...

— Silence ! interrompit encore Moustier. — Silence, monsieur le comte de Croïat !

Ces mots firent l'effet d'un talisman.

— Un comte ! s'écrièrent les républicains.

Ils le poussèrent brutalement, ils l'entraînèrent aussitôt.

Alice avait vu entrer avec effroi ces hommes à l'aspect féroce.

Lorsque leurs mains avaient touché son cher Georges, elle avait voulu s'élancer ; mais vaincue par l'émotion, elle était retombée sans force sur son siége.

Moustier, occupé à se frotter les mains

après le départ de Georges, tourna les yeux vers elle, par hasard.

Alice avait un de ces visages d'une ineffable douceur qu'offre parfois le type anglais.

Ainsi, pâle et renversée sur le sopha, ses longs cheveux blonds dénoués, épars sur son cou blanc comme le marbre, elle était d'une ravissante beauté.

Baptiste la contempla quelques minutes en silence.

Pas un muscle de son visage ne remua;

mais il eut un sourire narquois et murmura en gagnant la porte :

— La jeune femme n'est pas émigrée que je sache!... pourquoi suivrait-elle son mari?

Pour qui eut connu Moustier, le sort réservé à la pauvre Alice, n'aurait point été un mystère.

Et Georges n'était plus là pour la défendre...

LES FRÈRES TASCHET.

VII

Voici comment monsieur Moustier était devenu maître et propriétaire de Croïat.

Malgré sa liaison apparente avec le

jeune comte, il était loin d'avoir oublié les affronts qu'il avait reçus au château et son serment d'en tirer vengeance.

A tout hasard, il se réjouit donc fort de l'absence de Georges, qui l'eût gêné dans ses projets, non pas à cause de l'attachement ou de la reconnaissance qu'il pouvait lui porter, — nous savons déjà que Baptiste ne s'arrêtait pas pour si peu, — mais parce que le courage de Georges joint à l'affection dont l'entouraient les gens du Bourg, pouvaient lui faire, à lui Moustier, lorsque viendrait le temps d'agir un obstacle difficile à surmonter.

Au contraire, le départ de Georges lui laissait le champ libre, et, les évènements aidant, sa tâche devint aisée.

L'amitié du jeune comte lui avait fait reconquérir une sorte de familiarité au château, en même temps que la considération de ses pareils.

Il n'eut qu'à employer habilement l'une et l'autre.

D'abord, il feignit de revenir franchement et de plein gré aux habitudes de sa condition.

Il rechercha ses égaux, et ceux-ci lui en surent un gré infini.

En peu de temps, il fut l'oracle du village.

Aussi, quand arrivèrent jusqu'à Croïat les premières bouffées du vent révolutionnaire, lorsqu'on y sut vaguement ce qui s'était passé à Rennes, aux États de Bretagne ; quelles conquêtes le tiers ordre avait faites à Paris ; lorsqu'enfin l'esprit de la population, soit entraînement, soit maturité, se mit à travailler dans le sens du mouvement général, Moustier fut le chef naturel des patriotes

de Croïat, le tribun, dont les élucubrations, incomprises sans doute, mais vivement applaudies, eurent le succès le plus éclatant.

Cependant, les nobles bretons après avoir favorisé d'abord la rancune populaire, étaient débordés par elle et quittaient leurs châteaux.

Le mouvement s'opéra plus tard, dans cette partie reculée de la province; mais le jour vint où presque tous les manoirs du Finistère, abandonnés par leurs maîtres, offrirent une proie facile aux patriotes du crû.

Tous ces départs satisfaisaient grandement Moustier ; mais celui qu'il désirait le plus, tardait outre mesure à son gré.

La dame de Croïat n'émigrait point.

Bien pis, cinq ou six gentilshommes du voisinage, étaient venus avec leur suite s'établir au château, défendu par ce renfort, plus que par ses petites fortifications, et menaçaient d'opposer une vive résistance, si on tentait de le faire évacuer par la force.

Or, qu'importait l'émigration générale ? qu'importait que le pays fut débarrassé de tous les noms odieux d'oppresseurs et de tyrans, si le nom qu'il haïs-

sait le plus, lui, Moustier, florissait encore à quelques cents pas de sa demeure?

C'était comme un jeu du sort, en vérité!

Tout le monde s'en était donné à cœur joie en fait de vengeance, et lui était condamné à voir encore ces détestables murs, témoins autrefois de sa honte et de sa servitude.

Il avait été chassé comme un valet, et la femme qui avait sollicité cet outrage vivait encore derrière ces murailles.

Elle foulait toujours d'orgueilleux tapis, la châtelaine; tandis que lui, tout

patriote, tout citoyen français qu'il était, couchait comme devant sur la paillasse de famille, entre les murs humides du taudis paternel.

En bonne justice, la vengeance, pour avoir tardé davantage, devait être aussi plus complète ; les autres avaient tué ou chassé leurs ennemis et partagé leurs dépouilles ; — Moustier résolut de faire de même, sauf le partage.

Dès longtemps il avait noué une intrigue galante avec la demoiselle Thérèse, fille de chambre de la comtesse douairière de Croïat.

La demoiselle Thérèse était laide, beaucoup plus âgée que lui, et l'aimait par conséquent d'un de ces amours quadragénaires, dévoués, tenaces, aussi précieux pour certains hommes qui savent ou daignent les utiliser, que redoutables pour le commun des mortels.

Moustier savait que Thérèse était femme à tout braver pour le servir, et, fort de cette connaissance, il combina tout son plan, sans même la prévenir du rôle qu'il allait lui imposer.

Tout fut prêt en quelques jours.

Un matin, Baptiste Moustier eut avec Thérèse un entretien secret.

La faible femme pleura, intercéda pour sa maîtresse et finit par obéir.

Le soir même, cinquante hommes furent introduits au château, les nobles qui s'y trouvaient furent égorgés, et la duchesse de Croïat, elle-même, conduite prisonnière à Morlaix : le tout, au nom de la république une et indivisible, — qui n'y pouvait mais.

Moustier se fit servir dans la grande salle le splendide souper préparé pour d'autres convives.

Il y eut fête complète; on but à la santé du peuple dans des coupes armoriées; on chanta le *Çà ira* à la barbe de tous les Croïat qui tapissaient les lambris de la salle.

Mais tandis que tous ses compagnons achevaient de s'enivrer, Baptiste sortit sous un prétexte, et se fit conduire par Thérèse au cabinet du dernier comte.

Là, il ouvrit le coffre-fort de famille, et fit main-basse sur tout ce qu'il contenait.

On devine le reste.

A l'aide des sommes soustraites, Moustier racheta d'abord, à vil prix, le château lui-même et ses dépendances, puis, quand l'effervescence se fut calmée, une grande partie des terres nobles environnantes, ce qui, en dix-huit cent-treize, le faisait un des plus recommandables propriétaires du département.

On doit penser qu'après s'être fait ce siége heureux et confortable, il ne devait pas lâcher prise comme cela au seul aspect de son ancien ami Georges.

C'était un dernier coup de collier à donner.

En définitive, une fois débarrassé de Georges, il n'avait plus à craindre ni embarras ni inquiétudes.

Georges était le dernier Croïat...

Après avoir laissé Alice seule, évanouie, reprendre ses sens comme elle l'entendrait, Moustier donna immédiatement des ordres pour que Georges fût dirigé sur Morlaix.

Moustier était un homme prudent, il avait prévu de longue main le retour de son ancien protecteur, toutes ses mesures étaient prises.

Entre autres attentions, il l'avait fait lui-même, et sous ses yeux, inscrire sur la liste des émigrés.

Aussi, lorsque Georges se présenta devant le tribunal révolutionnaire, son procès était jugé d'avance.

Il fut condamné à mort et renvoyé dans sa prison pour attendre son tour d'échafaud.

Georges était condamné au nom de la liberté.

Pour mesurer la force de la réaction qui dut s'opérer en lui à ce coup, il suffit de songer à ses sacrifices, à son enthousiasme, à l'ardeur passionnée de sa foi politique.

Georges avait aimé la liberté comme on aime sa première maîtresse ; il lui avait donné tout, jusqu'à son nom !

Et la liberté le condamnait à mort ; et en regagnant sa prison, il apprenait que sa mère avait porté sa tête sur l'échafaud !

En un jour il vieillit de vingt ans.

Dès lors, il confondit dans un mépris commun, la liberté qu'avait fait la république, la république qui exploitait la liberté au profit des passions avides ou sanguinaires de quelques misérables, et le scélérat ignoble qui servait l'une et proclamait l'autre, pour arriver à la spoliation, à l'assassinat.

Il n'avait plus assez d'ardeur pour passer de ce mépris à la haine.

Son désespoir était morne, apathique, et s'il versa une larme, ce fut au souvenir d'Alice, la pauvre femme qu'il abandonnait seule, et sur le point d'être mère, loin de sa patrie, dans une terre où il n'y avait pour elle ni un protecteur, ni un ami.

Déjà bien des heures d'attente s'étaient passées pour lui depuis son arrestation.

Le soir du deuxième jour, un geôli

pénétra dans son cachot et lui remit un papier.

Georges le parcourut des yeux, négligemment d'abord ; mais bientôt il se leva en poussant un cri terrible.

Le geôlier avait disparu.

Georges s'élança avec fureur contre la porte de sa prison.

Son désespoir avait changé d'aspect.

Le visage en feu, les lèvres pâles et

tremblantes, il parcourait maintenant à grands pas son étroit cachot.

— Mourir !... criait-il par intervalle.

D'autres fois des larmes brûlantes jaillissaient de ses yeux.

— Alice ! ma pauvre Alice ! disait-il d'un accent déchirant.

La lettre était de sa femme qui, ne connaissant pas toute l'horreur de son sort, lui demandait du secours.

Elle était seule, sans défense, et Bap-

tiste la poursuivait de ses insultants hommages.

Georges lisait et relisait cette lettre.

Il se sentait devenir fou.

Vers le matin, Georges épuisé de larmes et de fureur, s'était laissé tomber sur son lit de paille.

Il dormait d'un sommeil fiévreux, plein d'agitation et de fatigue.

— Debout, notre Monsieur, debout !

lui cria dans l'oreille une voix qui le réveilla en sursaut.

Georges se leva d'un brusque mouvement, et, à son étonnement inexprimable, ses fers limés tombèrent à ses pieds.

— Qui es-tu ? dit-il à l'homme qui se tenait à son chevet.

— Je n'ai guère le temps de vous donner des explications, notre Monsieur, répondit celui-ci ; — je suis Julien Taschet, un gars de Croïat, qui se souvient de vos bontés, voilà tout.

Georges avait reconnu le geôlier, porteur de la lettre.

Il lui saisit le bras, et voulut lui demander des détails.

Mais Julien l'interrompit :

— Partez, partez, monsieur Georges, dit-il, — et Dieu veuille que vous arriviez à temps !... Écoutez seulement ! je serai à Croïat presque aussitôt que vous, avant, peut-être.., allez tout droit à la ferme du père Mathurin Taschet ; mes deux frères et moi nous faisons trois gars solides, sans nous vanter, et tous

trois nous sommes prêts à vous servir... n'oubliez pas cela.

Julien avait cambré sa haute taille en parlant ainsi ; et certe, à en juger par lui-même, ce n'était pas un petit secours qu'il offrait à Georges.

Celui-ci lui serra la main en silence.

Julien Taschet avait employé comme il faut son temps, depuis qu'il s'était fait porte-clefs à la prison de Morlaix.

Grâce aux mesures qu'il avait prises, Georges de Croïat put s'évader sans encombre.

— Citoyen ! souviens-toi de la ferme Taschet, lui cria de loin son sauveur,

lorsqu'il dépassait déjà les dernières maisons de Morlaix.

Il l'entendit peut-être...

Mais parmi les mille pensées qui se pressaient dans son cerveau, ces paroles glissèrent et il continua sa route en courant.

Il faisait tempête.

Ce même soir, il arriva en vue du château.

La vivacité de sa course le fracas de l'orage, l'angoisse qui torturait son âme, tout avait contribué à redoubler sa fièvre.

Deux lumières brillaient; l'une dans la salle basse où nous avons introduit le

lecteur au commencement de cette histoire, l'autre dans la chambre de feu madame la comtesse de Croïat.

Georges s'arrêta une minute pour reprendre haleine.

A ce moment, il eut un vague souvenir de la prescription de Taschet, il voulut retourner sur ses pas pour gagner la ferme, mais, dans la chambre éclairée du premier étage, aux draperies de la fenêtre, deux ombres se détachèrent.

Et Georges resta cloué à la même place.

Une femme était à genoux, — la tête renversée ; un homme en face d'elle, le visage en avant, les bras tendus en arrière, comme s'il allait se précipiter...

— Alice !... cria Georges d'une voix étranglée par la fureur.

Un autre cri plaintif, éteint, lui répondit à travers les sifflements de la tempête.

Georges s'élança.

La porte s'ébranla sous ses coups re-

doublés, mais nul ne répondit à l'intérieur.

Alors, il monta sur une pierre, et parvint jusqu'à la fenêtre de la salle basse.

Il brisa un des vitraux avec son poing.

Il appela :

— Thérèse !...

— Sainte-Vierge !... Le jeune Monsieur! dit la maîtresse de Baptiste Moustier.

— Ouvre, femme! ouvre au nom de Dieu!... criait Georges épuisé.

Mais Thérèse, au lieu d'ouvrir, s'approcha de la fenêtre, et dit à voix basse :

— Éloignez-vous, monsieur Georges, il vous tuera!

La misérable femme, partagée entre le souvenir de son crime et son ancien attachement pour la famille de Croïat, joignait les mains avec effroi.

— Ouvre! te dis-je, répéta le comte au comble de l'angoisse.

— A la grâce de Dieu ! murmura Thérèse en se dirigeant vers la porte, — c'est vous qui l'aurez voulu !

La porte s'ouvrit.

Georges, écartant la vieille avec violence, monta en trois bonds à l'escalier bien connu.

D'un choc terrible, il jeta en dedans la porte de la chambre de sa mère.

Il ne s'était pas trompé : Alice était là, renversée, vaincue par l'attaque brutale de Moustier...

Elle était là, gisant sur le parquet, mêlant à ses gémissements d'horreur des cris de souffrance et d'agonie.

La lutte hideuse avait hâté le terme de sa grossesse...

Mais Georges ne put voir tout cela.

Moustier, troublé par le bruit du marteau, avant d'avoir consommé son crime, avait ouvert doucement la fenêtre et reconnu Georges, pendant son pourparler avec Thérèse.

A peine celui-ci paraissait-il der-

rière la porte brisée, que deux coups de pistolet l'étendaient raide sur le carreau.

Dans la nuit, Alice mourut en donnant le jour à un fils.

Pour Georges, grâce aux soins des frères Taschet, arrivés sur le lieu de la scène, quelques minutes trop tard, grâce surtout à la demi-complicité de Thérèse qui crut prêter les mains à un enterrement chrétien et non à une fuite, il fut, bien que blessé grièvement, transporté à la ferme, puis embarqué à Saint-Pol-de-Léon.

Depuis lors, avec ses libérateurs qui

ne le quittèrent jamais, il fit la guerre en Vendée.

Dans les rangs de l'armée catholique, parmi les chouans du Nantais avec les compagnons de Cadoudal (car il suivit toutes les phases de cette lutte) il combattit toujours, et vaillamment.

Mais ce ne fut point avec cette conviction chevaleresque qui, suivant le mot de Napoléon, fit de cette guerre un long combat de géants.

Georges n'était plus républicain, il ne croyait plus à la liberté ; mais nulle foi n'avait remplacé celle-là dans son cœur.

A diverses époques, Julien Taschet,

envoyé par le comte, était revenu à Croïat.

Ç'avait été sans résultat notable.

Moustier murait soigneusement sa vie intérieure.

Tout ce que Julien put rapporter à Georges, retiré en Angleterre, après la pacification de la Bretagne, fut une presque certitude de la mort d'Alice et l'existence d'une jeune fille élevée par Moustier comme son enfant.

Enfin, malgré sa répugnance à revoir

ces lieux, témoins de son malheur, Georges ne put se résoudre à rester plus longtemps dans l'incertitude sur un intérêt si cher : l'existence de son enfant.

Il passa la mer.

Pour se mettre à l'abri des entreprises de Moustier, autant que pour faire impression sur les paysans superstitieux de ses anciens domaines, il endossa et fit endosser à ses trois compagnons, les frères Taschet, le singulier costume sous lequel nous l'avons présenté au lecteur.

Ce fut alors qu'arrivèrent à Lan-

meur, les chouans sous la conduite de Cadour.

Georges était porteur d'un brevet de lieutenant-général conquis dans les guerres de la première chouannerie, il s'en servit pour avoir sous ses ordres une troupe de ces hommes dont il avait appris à connaître la vaillance et le dévouement à leurs chefs.

Un mot encore sur Georges.

Sans vouloir prétendre qu'il eût pardonné à son misérable ennemi, nous di-

rons que son retour était exempt de tout motif de vengeance.

Il n'y avait plus alors d'émigrés ; sa plainte eût été reçue par tous les tribunaux, mais, outre qu'il dédaignait de recourir à un pouvoir qu'il ne reconnaissait pas, qu'il était tout prêt à combattre, sa fierté se révoltait à l'idée d'une lutte même judiciaire, contre Moustier.

Il avait, pour Moustier, un mépris sans bornes ; un mépris tel que, face à face avec lui, il ne l'eût point écrasé peut-être, de peur de souiller ses mains.

D'ailleurs, Georges était une âme d'élite qui, froissée dans tout ce qu'un homme a de plus cher, s'était repliée sur elle-même, sans pouvoir devenir haineuse ou vindicative.

LE MENDIANT.

IX

Nous avons laissé Moustier regagnant le château après la rencontre du mendiant dans le bois de Plougaz.

Il marchait absorbé par des réflexions

peu agréables en apparence, et plusieurs fois il lui échappa de murmurer en se parlant à lui-même.

— Ce Mendiant m'est décidément suspect !

Charles Bernard s'était rapproché de lui sans défiance. La préoccupation de cet homme, dans un moment où sa fille courait un si grand danger, l'indigna.

— Eh ! qu'importe le Mendiant, Monsieur? dit-il avec brusquerie ; — n'est-il pas temps de songer un peu à mademoiselle Anne ?

Moustier regarda le jeune homme à la dérobée.

C'était la première fois que la possibilité d'un amour entre sa fille et le fils de sa victime venait frapper son esprit.

— Comtesse de Croïat... murmura-t-il avec un sourire douteux. — Eh! eh!... si les choses venaient à changer un jour!...

C'était la première fois aussi que Charles s'émancipait jusqu'à parler sur ce ton à son bienfaiteur.

Par un raffinement de volupté vindicative, Moustier tenait le descendant de Croïat dans un état de dépendance absolument semblable au sien, lorsque fils d'un pauvre fermier, il avait été accueilli par le vieux comte.

Le jeune homme était fier et bouillant.

Souvent il avait frémi aux caprices insultants du parvenu ; mais cet amour que Moustier soupçonnait pour la première fois, existait dans le cœur de Charles depuis l'enfance.

Cet amour était profond et mêlé de reconnaissance.

Charles aurait supporté plus encore.

Pouvait-il trop payer la tendresse qu'Anne, la charmante fille, l'opulente héritière, daignait lui accorder, à lui, pauvre et sans parents...

Charles se croyait, en effet, comme nous avons pu le dire, le fils d'un pauvre artisan assassiné par un Croïat.

Moustier avait rebattu ses oreilles de ce mensonge perfide, et Thérèse elle-

même, sans le savoir, avait aidé à fortifier cette erreur.

Baptiste avait ordonné à la vieille, sous les plus terribles menaces, de garder sur tout ce qui concernait Georges un silence absolu ; et lorsque, dans son enfance, Charles lui demandait des détails sur son père, la pauvre femme, le front pâle, la larme à l'œil, lui répondait en baissant la voix :

— Ne parles jamais de cela, mon petit Charles !... ton père était un homme bon et malheureux...

— Et ma mère ?

— Elle était belle, ta mère, sainte Vierge! elle était trop belle...

— Et leur assassin? disait Charles avec la ténacité de son âge.

— Leur assassin, répétait la vieille femme, oh! celui-là était puissant!... Ne parle pas de tout cela, mon petit Charles!

Ces réponses concordaient trop bien avec les récits de Baptiste pour ne pas entretenir la haine de l'enfant contre les nobles.

Plus il grandissait, plus cette haine s'enracinait et devenait sérieuse...

Moustier n'eut pas l'air de prendre garde à la brusque apostrophe de Charles.

Il ajouta, certain de changer subitement le cours de ses pensées.

— C'est quelque noble déguisé, sans doute...

En effet, l'œil du jeune homme brilla tout-à-coup.

— Un noble, dit-il vivement. — Qui peut vous porter à le croire?

Moustier ne répliqua point.

Ils arrivaient devant le perron du château.

Moustier, au lieu de répondre, congédia la plupart des paysans, ne gardant que Hervé, monsieur Lefeuvre et ses propres domestiques.

Charles l'arrêta en haut du perron.

— J'ai une grâce à vous demander, dit-il.

— Voyons... répliqua Moustier.

— Permettez-moi de prendre ces braves gens, dit Charles, — j'attaquerai les chouans dans leur repaire.

Moustier réfléchit un instant.

— J'aime mieux les payer, dit-il ensuite.

— Quoi!... traiter avec ces misérables!...

— C'est plus sûr... en attendant qu'on les prenne au piège comme des bêtes fauves qu'ils sont.

— Mais..... voulut encore dire Charles.

— Monsieur Bernard, interrompit sèchement Moustier, -- je sais ce que j'ai à faire.

Il fit jouer le marteau de la grande porte.

Personne ne répondit.

Les coups redoublèrent; même silence.

— Thérèse! vieille diablesse d'enfer! hurlait Moustier, dont le froid doublait l'impatience.

— Elle se sera endormie au coin du feu, la pauvre vieille, dit Charles.

— Dis plutôt qu'elle a mené le sabbat sur la lande, la sorcière...

Tout en parlant, Moustier poussa, par hasard, la porte qui céda.

— Toute grande ouverte, ma foi! dit-il avec étonnement.

A ces mots, il entra furieux, et s'élança vers la vieille, affaissée sur son escabelle, dans la position où l'avait laissée le Mendiant.

— Pourquoi la porte est-elle ouverte, sorcière? dit-il en la secouant.

— Laissez-moi! laissez-moi! répondit Thérèse d'une voix étouffée et sans ouvrir les yeux. — Quand vous me tueriez sur la place, je n'en pourrais dire davantage.

Elle croyait avoir affaire encore au terrible Mendiant.

Moustier lui lâcha le bras.

— Elle est ivre! grommela-t-il en s'éloignant.

Pendant cela, les gens de sa suite qui, aussitôt entrés, s'étaient hâtés de gagner le foyer, reculèrent comme d'un commun accord.

— Il est venu ici ! dirent plusieurs voix effrayées.

Ces accents d'épouvante, plus en rapport avec l'état normal de Thérèse, semblèrent la tirer à demi de son assoupissement.

Elle étendit les bras avec fatigue et dit :

— Oui ! oui ! il est venu. — Est-il donc parti ?...

— De qui parle-t-elle ? demanda de loin Moustier.

Ses gens lui montrèrent en silence le manteau laissé par le Mendiant.

Moustier changea de couleur.

— Encore cet homme! murmura-t-il.

— Quoi! il est venu ici! dit Charles en examinant le manteau.

— Toujours!... répétait Moustier ; — qui donc nous débarrassera de lui!... — Charles, continua-t-il en prenant le jeune homme à part, j'ai réflechi : je consens à t'envoyer vers les chouans, mon fils... mais je ne veux pas que tu t'exposes!... Viens, je vais te donner deux sacs de mille francs. Mon brave

garçon... j'en donnerais cent fois autant plutôt que de risquer de te perdre!...

Charles le suivit, étonné de ce subit accès de tendresse.

Pendant qu'ils s'éloignaient, un colloque s'établit entre les paysans et les domestiques rangés autour de Thérèse.

— La vieille, que vous a-t-il fait? demanda Hervé.

Elle garda le silence.

— Est-ce qu'on raconte ces choses là? dit un domestique en haussant les épaules; — à propos, avez-vous remarqué? dans le bois?... il n'avait pas son manteau.

— Puisque le voilà, s'écria Hervé !

— C'est juste tout de même, la main me brûle de lui avoir touché son collet.

— Je crois bien !...

— On me hacherait par morceaux, murmura un vieux paysan, avant de me faire passer la nuit à l'endroit où nous l'avons rencontré.

— Bah ! dit Hervé on le rencontre partout !

— Mais que lui a-t-il dont fait à cette pauvre dame Thérèse ?

Hervé baissa la voix.

— Il lui aura fait une croix sur la nu-

que, répliqua-t-il, et elle aura vu sa mère en enfer.

— C'est pourtant possible !

— Ou il lui aura soufflé dans l'oreille le jour et l'heure de sa mort....

— Pauvre vieille !

A l'approche de Moustier qui revenait avec Charles, tout se tut.

Le maître de Croïat portait dans chaque main un sac de mille francs.

Après qu'il eût dit quelques mots à l'oreille du jeune homme, sans doute un reste d'instruction, ils échangèrent un regard; puis Moustier fit ranger tout le monde autour de lui.

— Mes amis, dit-il d'un ton paternel, demain vous obéirez à monsieur Charles qui me remplacera... j'avais le choix d'attaquer ce brigand à force ouverte ou de payer rançon, mais à Dieu ne plaise, que le salut de ma fille me coûte le sang d'un homme!.. Charles, s'ils ne sont pas contents de cette somme, vous doublerez... vous triplerez, s'il le faut.

— Maintenant, écoutez-moi bien, con-

tinua-t-il en baissant involontairement la voix, — si vous rencontrez cet homme que vous appelez le Mendiant, vous l'arrêterez.

— Seigneur Dieu! dirent ensemble les paysans, — arrêter le Mendiant!

— Si vous n'osez pas je m'en charge, moi, s'écria Charles.

— Avez-vous donc peur de ce misérable! ajouta Moustier avec un sourire forcé.

Comme il achevait ces mots, la porte

qu'on avait oublié de fermer donna passage à un homme, tenant par la main une femme voilée.

Il vint se poser juste en face de Moustier qui recula brusquement de trois pas.

— Le Mendiant !... dirent les domestiques épouvantés.

Thérèse toujours assise dans son coin, avait ouvert les yeux à demi à cette exclamation...

— Lui... lui ! dit-elle, vient-il nous punir tous !

Elle se leva, poussée par une terreur invincible et se jeta sur la terre, aux genoux du nouvel arrivant en criant : pitié !

— Silence ! dit le Mendiant à voix basse.

Puis il ajouta tout haut :

— Faites retirer cette folle, monsieur Moustier,.. j'ai à vous parler d'affaires sérieuses.

Moustier qui cherchait à dominer son trouble, fit signe qu'on emmenât Thérèse.

— Que venez-vous chercher dans ma maison? dit-il ensuite d'une voix mal assurée.

— Je viens vous épargner une peine ainsi qu'à ces braves gens, repondit le nouveau venu; — le trou des chouans est loin; la route mal aisée... J'ai été vous chercher votre fille.

— Ma fille! dit Moustier avec plus de surprise encore que de joie.

— Anne! s'écria Charles avec passion.

Et il s'élançait vers elle.

— Arrêtez jeune homme ! fit tranquillement le Mendiant. Rien pour rien !..... Avant de rendre mademoiselle je veux faire mes conditions.

Moustier ouvrait la bouche pour ordonner à ses gens de se précipiter sur cet homme ; mais il se contint.

Prenant ensuite une résolution soudaine, il s'avança vers le Mendiant qui avait tendu le bras de son côté en parlant et lui mit dans la main un sac de mille francs.

— Tiens, voilà ta récompense, dit-il, es-tu content ?

Le Mendiant retira sa main et l'argent tomba lentement à terre.

— Entre nous deux, Baptiste Moustier, prononça-t-il d'une voix sourde, — ce n'est pas de l'or qui peut solder le compte.

Moustier était plus pâle qu'un mort. Il considérait le Mendiant d'un air épouvanté.

— Qui es-tu donc ? que veux-tu ? balbutia-t-il.

— Je suis... répondit, l'étranger, — qu'importe le nom d'un mendiant? je veux.... ce jeune homme était naguère en mon pouvoir.... je veux qu'il me soit livré sur l'heure !

Rapide comme la pensée Charles avait dégaîné :

— Misérable chouan!... dit-il en se précipitant sur l'inconnu.

Le Mendiant mit froidement la jeune fille entre lui et son adversaire.

Puis posant son doigt dans sa bouche il fit entendre un sifflement aigu.

Tout le monde, dans la salle, connaissait ce signal.

Tout le monde se tourna vers la porte avec une anxiété terrible.

L'attente ne fut pas longue, une seconde après, vingt-cinq chouans armés jusqu'aux dents, étaient rangés entre le Mendiant et les spectateurs effrayés.

— Ils ne sont que deux contre un, mes braves ! s'écria Charles au comble de l'exaltation : en avant ! — en avant !...

L'intrépide jeune homme joignant l'exemple au précepte, s'était jeté au milieu des assaillants, mais personne ne le suivait, et, malgré ses efforts désespérés, il fut désarmé et fait prisonnier.

Anne elle-même lui fit un obstacle involontaire; car au moment où il s'élançait sur les chouans elle se dégagea vivement des bras qui la retenaient, et, au lieu de se retirer vers son père, elle se jeta en pleurant au devant de Charles.

Le Mendiant avait vu avec une joie évidente l'attaque chevaleresque du jeune homme.

— Qu'il ne lui soit point fait de mal! cria-t-il d'une voix forte.

Et il ajouta mentalement : Dieu soit

loué ! le sang des Croïat n'a point dégénéré !

A la vue des chouans, Moustier s'était reculé jusqu'à la muraille ; sa tête se courbait sur sa poitrine avec découragement.

De loin, son œil furtif et inquiet suivait tout les mouvements du Mendiant.

— Serait-ce lui !... se disait-il.

Le Mendiant ou le comte Georges de Croïat, comme voudra l'appeler le lecteur, s'avança lentement vers lui.

— Baptiste Moustier, dit-il d'une voix grave, — tu es en mon pouvoir, toi qui as versé le sang de tant de nobles royalistes !....

Les chouans s'agitèrent sourdement à ce préambule.

— Silence ! continua le comte. Tu es, dis-je, en mon pouvoir... que je fasse un signe et mes hommes vont te broyer sous leurs pieds !....

Un piétinement de terrible augure fit grincer le plancher de la salle ; les

chouans semblaient s'exercer à vide en attendant le corps de Moustier.

Celui-ci tremblait de tous ses membres et ses dents claquaient.

— Silence ! dit encore le comte ; — ce serait justice, Baptiste Moustier... Mais je te pardonne en faveur de ce brave enfant que voilà !

Il montrait Charles.

Moustier, dont la respiration était interrompue depuis le commencement de ce discours, poussa un long soupir de soulagement.

— Reprends ta fille ! ajouta le Mendiant.

—Oh! ce ne peut-être lui! murmura en lui-même Moustier ; — il ne pardonnerait pas !

— Pour vous, jeune homme, reprit le Mendiant en s'adressant à Charles, — il ne me convient pas que vous soyiez prisonnier... vous êtes libre...

— Quoi !... Monsieur ! dit Charles étonné.

— Mais, reprit le Mendiant, il faut que demain soir, à neuf heures, vous vous rendiez seul à la clairière du bois de Plougaz... seul, entendez-vous !

— J'y serai.

— Sur votre honneur ?

— Sur mon honneur.

— J'y compte.

A ces mots le Mendiant fit à la jeune fille un salut respectueux ; puis, prenant congé de Charles avec une politesse étrange, dans un moment pareil, il ordonna la retraite.

Les Chouans avaient rendu le jeune prisonnier avec une mauvaise humeur non équivoque.

A l'ordre de leur chef, ils restèrent indécis.

— Et le vieux buveur de sang ?... disaient-ils ; — on le laissera donc comme ça !...

Le Mendiant qui avait déjà fait quelques pas vers la porte revint d'un bond au milieu de la salle.

— M'avez-vous entendu !... dit-il.

—Faut-être juste, murmura un paysan, rendre les prisonniers, refuser l'argent des patauds !... ça ne peut pas nous aller !... pas vrai, vous autres ?

Le Mendiant se dressa de toute sa hauteur, et rejetant en arrière le long manteau qui le couvrait, il parut tout-à-coup revêtu d'un brillant costume de lieutenant-général.

— Qui a parlé ! dit-il en parcourant sa troupe d'un regard hautain et sévère.

— Moi, sauf votre respect, dit humblement le paysan.

C'était un vieillard à tête chauve.

Le Mendiant fit un signe, et il sortit des rangs.

A un second signe, il s'avança, le front bas, en roulant son bonnet entre ses doigts.

— Plus près encore ! dit froidement le chef.

Et il armait un pistolet.

En ce moment, la résine presque consumée jetait une dernière et lugubre clarté.

Le Mendiant tournait le dos à la lumière.

Sa grande taille se dessinait, dans ces demi-ténèbres avec une majesté presque surnaturelle.

Ses longs cheveux flottaient sur son écharpe blanche, et son habit resplen-

dissant d'or envoyait un pâle reflet jusqu'à son visage.

Moustier le dévorait des yeux.

— Fais ta prière, dit-il au Chouan.

Celui-ci se mit à genoux et récita lentement un Pater.

Avant de se relever, il dit :

— Il y a vingt ans que je sers le roi dans les landes.

— C'est vrai ! appuya toute la troupe.

— Relève-toi ! dit le Mendiant.

Le pauvre diable obéit.

— J'ai perdu trois fils à la bataille, reprit-il ; — que le bon Dieu ait pitié de moi !...

— Grâce !... grâce !... murmurait-on à l'entour.

Le Mendiant hésita une seconde, puis, remettant le pistolet à sa ceinture.

— Comment te nommes-tu ? dit-il.

— Mathurin Morvan, de Pornic.

— Au nom du Roi, prononça solennellement le Mendiant, — Mathurin Morvan, je te fais grâce de la vie... va ! tu ne fais plus partie des armées de Sa Majesté.

Le paysan resta comme frappé de la foudre.

— Tuez-moi ! dit-il enfin, — tuez-moi, pour l'amour de Dieu.

— Grâce ! répétait toute la bande, le bonnet à la main.

Le Mendiant se dirigea vers la porte.

— En route ! dit-il.

Le ton bref et impérieux de cet ordre n'admettait pas de réplique.

Les Chouans se retirèrent en silence, non sans jeter un dernier regard à leur malheureux camarade.

— A neuf heures, demain ! dit le comte à Charles, en sortant le dernier.

Le jeune homme répondit :

— Je ne l'ai pas oublié !...

Cependant le chouan dégradé s'était mis à genoux sur le passage de son chef.

Celui-ci le repoussa sans rudesse, mais avec fermeté.

Il sortit.

— Pauvre malheureux, dit Charles ému de compassion, tu resteras avec nous.

Le chouan qui avait laissé tomber sa tête dans ses mains, se releva brusquement.

Un sourire méprisant et amer éclaira son visage, et, sans dire une parole, tirant un pistolet de sa ceinture, il se fit sauter la cervelle...

LE BERCEAU.

VIII

C'était le lendemain des évènements que nous venons de rapporter.

Dans une petite chambre octogone, éclairée par une seule meurtrière, et formant le dernier étage de la tour enclavée au corps de logis du château, Thé-

rèse dormait, couchée sur un misérable grabat.

Un homme était assis à son chevet.

Thérèse, dans son sommeil, laissait tomber des paroles sans suite, que cet homme recueillait avidement.

Moustier, c'était lui, semblait suivre les diverses phases du rêve de la pauvre vieille avee une singulière inquiétude.

De grosses gouttes de sueur tombaient à chaque instant de son front ; il se

levait, puis se remettait aussitôt aux écoutes, comme s'il eût espéré quelques paroles qui dussent enfin diminuer sa frayeur.

Mais à mesure que Thérèse avançait dans son rêve, loin de se rassurer, le maître de Croïat perdait de plus en plus contenance.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il éveilla la vieille femme.

Celle-ci se dressa sur sa couche, et promena autour d'elle un regard épouvanté.

— Tu l'as donc vu ? dit Moustier.

— Qui?.. de qui me parles-tu? demanda Thérèse en mettant sa main devant ses yeux comme si elle eut redouté quelque vision.

Puis elle ajouta :

— Lui ?... non ! j'ai fait un rêve affreux !... car ce n'est qu'un rêve, j'en suis sûre, n'est-il donc pas mort ?

Moustier baissa la tête.

— Qui sait ?... murmura-t-il.

— Qui le sait, en effet, poursuivit la vieille femme, si tu ne le sais pas, Baptiste?... toi, son meurtrier.... Oh! ne plaisante pas avec ces souvenirs !

— Eh! je ne plaisante pas! dis Moustier,

qui avait peine à dissimuler son malaise; mais... il t'a fait des questions?

Encore!... s'écria Thérèse; — serait-ce donc vrai, mon Dieu!

A mesure qu'elle s'éveillait plus complètement, le souvenir de son entrevue avec le Mendiant lui revenait plus distinct.

Dès qu'elle en fut arrivée à ne plus douter, l'envie lui vint de donner le change à son maître.

Thérèse détestait maintenant Moustier autant qu'elle l'avait aimé autrefois.

Son être usé, raccourci en quelque sorte par l'âge et le malheur, n'avait plus assez de conscience peut-être pour

se repentir, mais il lui restait une faculté instinctive et double.

Une rancune haineuse contre l'instigateur premier de sa faute, et un culte superstitieux et craintif pour la mémoire de ceux qu'elle avait contribué à perdre autrefois.

— Répète-moi ce qu'il t'a dit, ma bonne Thérèse, reprit Moustier en s'appuyant familièrement sur le lit.

Thérèse le regarda d'un air innocent.

— Sainte Vierge !... dit-elle, si c'est lui, il est bien changé, n'est-ce pas ?

— Vingt années peuvent changer le visage d'un homme... mais, réponds-moi... t'a-t-il parlé de... d'elle ?...

— Sa femme ? dit Thérèse en souriant, oui... je m'en souviens, une jolie dame, celle-là !... elle avait nom Alice.

C'était assez l'habitude de la vieille de feindre l'idiotisme quand Moustier la pressait de questions auxquelles il ne lui plaisait pas de répondre. Aussi jouait-elle son rôle passablement.

— Réponds-moi! Thérèse! dit son maître, avec un commencement d'impatience.

—Oui, oui! continua-t-elle, — de beaux cheveux blonds, une voix douce comme la voix d'un ange.., oh! c'était une bien jolie dame!... oui, oui.

— Damnée!... murmura Moustier.

— Oh! que non, s'écria Thérèse en affectant de se méprendre, — pas elle... mais nous, Baptiste! toi, qui l'as tuée! Elle damnée! sainte Vierge! non, elle est dans le ciel où elle prie Dieu de te

garder une bonne place en enfer.... Ah! ah! ah! ah!

Thérèse grommela encore quelques mots avec un ricanement stupide, puis, cachant sa tête sous les couvertures, elle n'opposa plus aux questions de son maître qu'un silence morne et obstiné.

Moustier quitta la partie, de guerre-lasse.

—Qu'ai-je besoin de ses réponses, après tout? se disait-il en descendant l'escalier de la tour; c'est lui! je ne l'ai que trop bien reconnu!...

Poursuivi par cette pensée qui ne l'avait pas laissé fermer l'œil de la nuit, et qui le tourmentait encore depuis le matin, il descendit au jardin.

Là, sous un berceau, touffu sans doute en été, mais alors dépouillé de ses feuilles, Anne et Charles étaient assis.

Les deux jours précédents avaient été si féconds en évènements ; on avait, de part et d'autre, tant de choses à se dire!.. Charles, dans le feu de son débit, avait passé son bras autour de la taille de la jeune fille, et continuait à parler avec chaleur.

Anne, les yeux baissés, souriait et secouait doucement sa jolie tête blonde en l'écoutant.

Moustier, promenant au hasard sa préoccupation, passa derrière le berceau.

Le treillage nu ne put lui cacher aucun détail de la scène ; mais, absorbé par son idée fixe, il allait poursuivre sa route, après avoir jeté sur le couple un regard indifférent, lorsqu'une pensée diabolique vint à surgir dans son cerveau.

Il s'arrêta tout-à-coup.

— Oui... oui ! dit-il, tandis que son œil brillait d'un éclat cruel derrière son épais sourcil, — oui !... cependant.... diable ! ce serait trop fort ! son père !... non ; il ne faut pas qu'il le tue... qu'il me l'amène seulement ; après... après, nous verrons.

Le bruit d'un baiser qui retentit à son oreille, coupa court à ses réflexions.

— Je t'aime !... oh ! je t'aime ! disait Charles.

— A moi la réplique, pensa Moustier.

Il composa rapidement son visage et entra sous le berceau.

— Oh !... fit-il en reculant, comme si

l'étonnement et la douleur l'eussent frappé à l'improviste.

Puis il ajouta avec une amertume admirablement jouée :

— Voilà donc la récompense de mon hospitalité... de mes bienfaits!

— Monsieur Moustier!...

— Mon père! dirent ensemble les deux jeunes gens.

Moustier s'était croisé les bras sur sa poitrine pour donner plus de force à son apostrophe.

Charles se tenait debout devant son juge, tandis qu'Anne, confuse, cachait sa figure entre ses mains.

— Sortez à l'instant de ma maison,

monsieur! reprit Moustier d'un ton grave.

— Monsieur!... balbutia Charles.

Moustier leva les yeux au ciel.

— Je croyais connaître la perversité des hommes! murmura-t-il en se parlant à lui-même, — mais l'ingratitude poussée à ce point!...

Il s'arrêta comme suffoqué.

— Par pitié, monsieur, veuillez m'entendre, reprit Charles qui avait recouvré

quelque assurance. — Je suis innocent.

— Silence, monsieur, n'ajoutez pas le mensonge !...

— Monsieur... je vous proteste...

— Silence, vous dis-je !... Et vous, mademoiselle, osez-vous vous dire innocente ?

Anne, la pauvre enfant, ne répondit que par un torrent de larmes.

— Je répondrai pour elle, moi ! dit Charles avec dignité : — oui, monsieur,

elle est innocente, innocente comme les anges du ciel!

— Trève de grands mots, s'il vous plaît répliqua Moustier durement, — espérez-vous me tromper encore ? je vous ai recueilli, je vous ai servi de père... et vous!... vous avez séduit ma fille!

— Je vous jure...

— Car elle t'aime! s'écria Moustier en changeant de ton, — je ferais le serment qu'elle t'aime!...

Il regarda Charles en face et ajouta en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Qu'avez-vous espéré, monsieur?

Charles n'eut garde de répondre.

Il ne s'était jamais adressé à lui-même cette question, si simple pourtant; aussi, quand il vint à mesurer la distance que mettait, entre sa maîtresse et lui, la fortune de monsieur Moustier, il baissa la tête à son tour.

Moustier lui jeta un regard foudroyant et prit à part la jeune fille.

— Anne, l'aimez-vous? dit-il d'un ton sévère et paternel tout à la fois.

Pour obtenir réponse, il fut obligé de répéter à trois reprises sa question, enfin la jeune fille articula, entre haut et bas, un oui suffisamment intelligible.

— Malheureuse enfant! s'écria Moustier avec un geste théâtral. — Voilà ce que je craignais !...

Il saisit le bras de la jeune fille et regagna le château à grand pas.

Dix minutes après, Charles, mandé par son ordre, était introduit dans son cabinet.

Moustier lui montra gravement un siége, le regarda d'un œil austère et commença :

— J'ai réfléchi, Monsieur... Il faut que vous épousiez ma fille !...

— Se pourrait-il? interrompit Charles subitement ravi au septième ciel.

— Ou que vous soyez chassé du pays comme un misérable et un mendiant !... continua Moustier d'un ton glacial.

« Ne m'interrompez pas, reprit-il au moment où Charles ouvrait la bouche

pour lui répondre ; — je suis maire de Croïat; ce sera la chose du monde la plus facile... bien, bien !... Encore une fois, ne m'interrompez pas !... Je sais que vous allez me dire : Je ne demande pas mieux que d'épouser Anne; mais, moi, je ne veux pas, Monsieur, entendez-vous !

— S'il faut partir, Monsieur... dit enfin Charles, tandis que Moustier reprenait haleine.

Mais celui-ci lui imposa silence d'un geste, et reprit aussitôt.

— Non, Monsieur, je ne le veux pas... ou plutôt, je ne le veux qu'à une seule condition.

— Laquelle? demanda vivement Charles.

— Veuillez m'écouter attentivement, je vous prie..... je vous ai déjà touché quelques mots sur ce sujet, et vous m'avez paru disposé...

— Par grâce! de quoi s'agit-il?

— Voilà : J'ai un fort grand intérêt à ce que cet homme qu'on appelle le Mendiant, et qui n'est autre, je vous l'ai déjà dit, qu'un ancien noble du pays...

Moustier sembla hésiter.

— Eh bien!... fit Charles bouillant d'impatience.

— Permettez!... J'ai un fort grand intérêt à ce que cet homme soit arrêté.

— Donnez-moi vingt-cinq hommes, interrompit Charles.

— Je vous les donnerai... J'ai surtout à cœur d'éviter le bruit.

Moustier s'arrêta encore, croyant être compris à demi-mot.

Voyant que Charles le regardait toujours, comme s'il attendait une explication, il reprit, non sans quelqu'embarras.

— Je voudrais que cette capture se fît... en famille... c'est-à-dire... enfin,

Monsieur, je veux éviter le retentissement à tout prix!

— A tout prix! répéta Charles avec hésitation.

— A tout prix!... me comprenez-vous?

— Je ne sais...

— Je vais donc m'expliquer davantage.... Vous avez un rendez-vous avec cet homme.....

Charles fit un geste auquel Moustier se méprit.

— Fi donc! continua-t-il, croyant deviner la pensée du jeune homme, — vous ne courrez aucun danger... je l'entends comme cela. Vos hommes seront embusqués d'avance...

— Jamais! s'écria Charles avec force, c'est une infâme trahison que vous me proposez-là, Monsieur!

Il y avait tant d'énergie, tant de noblesse hautaine dans la pose et dans la voix du jeune homme, que Moustier n'osa poursuivre.

Cependant il balbutia au bout de quelques secondes :

— Permettez ! c'est une simple ruse de guerre.

Mais Charles s'inclina froidement, et gagna la porte sans l'écouter davantage.

Moustier resta quelques instants déconcerté.

— Ce damnable sang ne peut donc mentir! murmura-t-il enfin avec humeur, — nous tâcherons de nous passer de lui.

Et sans plus s'occuper de l'amour de Charles et de l'imprudence de sa fille,

l'excellent père se mit à bâtir un plan de campagne pour s'emparer du Mendiant.

Par extraordinaire, il avait parlé franchement.

Il lui importait qu'à tout prix cette capture se fît sans éclat...

En effet, les formes de la justice criminelle ont peu varié depuis dix-huit cent-treize, alors comme aujourd'hui, la publicité d'un débat judiciaire était chose redoutable pour un homme dans la position de Moustier.

Si le Mendiant s'asseyait en face d'un

jury, le maître de Croïat, n'avait plus qu'à fuir la France à son tour ; car, si vieux que soit un forfait, il surgit toujours des témoins quand vient à sonner l'heure de la justice.

Or, Moustier savait jusqu'à quel point on pouvait se fier à la parole de Charles, si le jeune homme eût voulu promettre son aide et le silence, toute inquiétude aurait disparu ; mais il n'y fallait plus compter, et l'embarras était de le remplacer convenablement.

Pour ce, Moustier jeta les yeux sur son adjoint, monsieur Lefeuvre.

Monsieur Lefeuvre n'était ni brave ni dévoué pourtant; mais il passait pour ne pas craindre le diable, et, dans la circonstance, c'était un grand point.

Moustier eut avec lui une longue conférence.

L'adjoint n'était pas sans se douter d'une partie des hauts faits de son opulent supérieur.

Cette entrevue lui valut profit double:

D'abord, une conviction complète touchant la scélératesse de Monsieur le maire.

Ensuite, une somme assez ronde pour payer sa discrétion.

Moyennant quoi, monsieur Lefeuvre consentit à prendre vingt-cinq hommes parmi les plus résolus du bourg, et à guetter le Mendiant, au lieu du rendez-vous.

— Ah çà! monsieur Lefeuvre, dit Moustier en prenant congé de lui, — bien entendu qu'il n'est pas nécessaire de tuer cet homme.

— S'il résiste?... insinua l'adjoint.

— S'il résiste?... répéta Moustier, dam!... écoutez-donc, vous ferez pour le mieux!... dans un pareil moment, un malheureux coup est si vîte porté!

Lefeuvre fit un geste énergiquement approbateur.

Bien que cet homme fut fort avant dans sa confiance maintenant, Moustier craignit d'avoir été par trop explicite.

— Non pas, non pas! continua-t-il, en répondant à cette crainte, — je n'ai pas

pu dire cela... au demeurant, monsieur Lefeuvre, vous êtes un homme prudent ; je m'en rapporte tout-à-fait à vous...

